LE

DRAGON DE LA REINE

OU

COSTAL L'INDIEN

ROMAN HISTORIQUE

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

LE

DRAGON

DE LA

REINE

OU

COSTAL L'INDIEN

Roman Historique

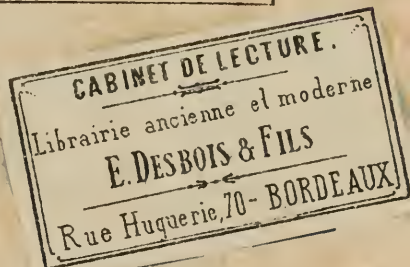
PAR

GABRIEL FERRY

auteur

Du Coureur des Bois.

III



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LE

DÉPUTÉ D'ARCIS

PAR

H. DE BALZAC

Jamais peut-être, dans aucune de ses œuvres, la supériorité de Balzac ne s'est manifestée avec autant d'éclat que dans le *Député d'Arcis;* jamais il n'a prouvé si hautement qu'il n'est point de sujet si aride, ni d'étude si sévère qui ne puissent devenir attrayants sous l'aile fécondante du génie. Les admirateurs du grand écrivain s'attendaient à voir briller exclusivement dans cet ouvrage l'observation profonde, hardie, presque infaillible qui forme une des faces les plus saisissantes de son talent; mais, ce qu'ils croyaient impossible dans des *Scènes de la vie politique*, ce qu'ils y trouveront, avec surprise, répandu en abondance et porté au plus haut degré, c'est l'intérêt, mais un intérêt si vif, si attachant, que le *Député d'Arcis* nous paraît supérieur, sous ce rapport du moins, à tout ce qui est sorti jusque-là de la plume de Balzac. Le procédé employé par l'illustre romancier pour atteindre ce prodigieux résultat consiste à laisser dans l'ombre les hautes combinaisons de la politique pour pénétrer dans les familles et y mettre en jeu toutes les passions humaines par le contre-coup des petites intrigues électorales. Là, tous les sentiments, depuis les plus abjects jusqu'aux plus élevés, se déroulent dans des scènes émouvantes et vivement éclairées par des caractères éclatants de vérité, C'est d'abord le comte de Sallenauve, noble figure, poétique et sérieuse à la fois, l'une des plus sympathiques créations de Balzac; puis Mme de l'Estorade, Naïs, la famille Beauvisage, la famille Giguet, la belle et touchante Luigia, puis cette terrifiante et originale figure de Vautrin, revêtant ici un caractère tout nouveau, une dernière et suprême *incarnation*, sublime d'habileté, de dévouement et de pathétique dans son rôle de père. Nous en passons beaucoup d'autres pour laisser au lecteur tout le charme de cette admirable composition qui, nous le répétons, se distingue surtout par un immense intérêt.

LES CATACOMBES DE PARIS

Roman par ÉLIE BERTHET

Il est des choses dont tout le monde parle et que peu de personnes connaissent réellement. De ce nombre sont les vastes carrières qu'on appelle *Catacombes de Paris*, bien que ce nom convienne seulement à l'ossuaire qu'elles renferment. M. Elie Berthet, que la puissance de ses conceptions dramatiques et le charme pittoresque de ses descriptions ont placé parmi nos premiers romanciers, a eu l'idée de descendre dans ces immenses souterrains, de les étudier avec soin et d'en dégager la sombre et mystérieuse poésie qu'ils renferment. L'ouvrage que nous offrons au public est le résultat de ses études et de ses ténébreuses promenades sous le sol parisien.

Mais les *Catacombes*, avec l'ordre admirable qui règne aujourd'hui dans leurs lugubres détours, n'eussent pas offert au roman des ressources suffisantes. L'auteur est donc remonté jusqu'à l'époque où ces galeries furent, pour ainsi dire, découvertes, alors que leur délabrement compromettait la solidité d'une portion de Paris et que, chaque jour, à chaque heure, de nouveaux écroulements venaient consterner les quartiers de la rive gauche. En beaucoup d'endroits on peut encore observer l'état primitif des carrières; ces endroits s'appellent *travaux des anciens*. Il lui a donc été facile de se représenter les *Catacombes* telles qu'elles étaient au siècle dernier, et il a créé l'œuvre la plus curieuse, la plus dramatique, la plus saisissante qui soit jamais tombée de sa plume.

VII

Où le devoir est plus fort que l'amour.

L'occupation de l'île de la Roqueta avait entraîné la reddition du fort d'Acapulco, et depuis le jour où, accompagné de ses deux domestiques, le curé de Caracuaro avait quitté son village, vingt-deux

batailles qu'il avait gagnées lui avaient soumis tout le sud de la province de Mexico, depuis l'océan Pacifique jusqu'à seize lieues de la capitale de la Nouvelle-Espagne.

Pendant que le général mexicain se prépare à étendre ses conquêtes jusque dans cette même province de Oajaca, où nous l'avons vu pour la première fois, nous devons l'y précéder et lever le rideau sur d'autres scènes qui s'y passaient en cette même année 1812.

C'était par une ardente matinée du mois de juin : la saison des pluies n'avait pas encore commencé, et le soleil incendiait de ses rayons la plaine poudreuse de Huajapam. Une ceinture de collines loin-

taines, dont l'azur se confondait presque avec l'immuable azur du ciel mexicain, servait de cadre à l'un de ces tableaux de désolation et de deuil que le génie destructeur de l'homme se plaît quelquefois à composer avec un art infernal.

Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on voyait d'un côté de nombreux cavaliers battre la plaine déserte au milieu d'habitations saccagées ou fumantes encore du feu de l'incendie. Leurs chevaux, lancés avec rapidité au milieu des champs, broyaient sous leurs pieds de riches épis qui n'attendaient que la main du moissonneur épouvanté et mis en fuite. Le sol, foulé en tous sens, n'offrait plus qu'un amas confus de tiges brisées et éparses

que le cavalier eût même dédaigné de donner en pâture à son cheval.

Des groupes serrés de noirs vautours, planant de tous côtés, indiquaient la place où des cadavres d'hommes et d'animaux étaient abandonnés à leur voracité.

D'un autre côté de la plaine, le drapeau espagnol flottait au-dessus des tentes d'un camp de l'armée royaliste, où achevaient de s'éteindre les feux des bivouacs de nuit, où les hennissements des chevaux se mêlaient au retentissement sourd des tambours et aux notes aiguës des clairons.

Plus loin encore, au-delà du camp espagnol et à deux portées de fusil de la

ligne extérieure de ses retranchements, s'élevaient, au-dessus des maisons basses et plates d'une petite ville, les dômes et les clochers des églises, ébréchés par la bombe. Cette ville, ou plutôt ce bourg, était au pouvoir des insurgés.

De grossiers parapets de terre joignaient entre elles les maisons éparses, la plupart écroulées sous le canon, et formaient un front de fortifications incomplètes en face de celles du camp des royalistes. Enfin, l'espace de la plaine resté vide entre le camp espagnol et le bourg était jonché de cadavres presque tous mutilés.

Huajapam, c'est le nom du bourg, était défendu depuis cent jours par le colonel

don Valerio Trujano, avec trois cents soldats contre les quinze cents hommes d'une division espagnole commandée par le brigadier Bonavia, gouverneur de Oajaca, et les commandants Caldelas et Regules.

On a entendu le muletier Trajano entonner d'une voix ferme devant l'inondation, et quand il luttait contre sa violence, son *De profundis* et son *In manus;* il avait sans doute imposé son esprit religieux aux assiégés, car, de temps à autre, du sein de la ville morne et désolée, le son grave d'un chant religieux proféré par trois cents bouches, arrivait jusqu'au camp royaliste.

Dans un moment où les prêtres quit-

taient l'autel pour le champ de bataille, où rien dans leurs actions, dans leurs paroles, ne rappelait leur première profession, don Valerio Trujano reproduisait l'un des personnages les plus austères de nos guerres religieuses. Il ressemblait à ces héros ascétiques, grands diseurs de patenôtres, dont l'épée toujours levée frappait sans pitié, et qui marchaient au combat en récitant la Bible. Peut-être même ressemblait-il mieux à l'un des héroïques templiers, alors que, fidèles encore à leur humble règle sans se soucier d'un vain renom, ils s'agenouillaient, avant le combat, en face de l'ennemi et chargeaient les Sarrazins en entonnant le célèbre psaume de l'ordre : *Quare fre-*

muerunt gentes, eux qui ne savaient frémir de rien.

Tel était ce matin-là le tableau que présentait la pleine de Huajapam : des champs dévastés, des ruines, des cadavres partout, et la bannière royaliste en face du drapeau de l'insurrection.

Maintenant, avant de pénétrer dans la ville assiégée, nous jetterons un coup d'œil dans l'intérieur du camp des assiégeants.

Au commencement de cette matinée, deux des cavaliers qui battaient la plaine amenaient avec eux un homme et entrèrent dans le camp par le côté opposé à la ville de Huajapam.

Cet homme, qui était à cheval, portait le

costume de *vaquero*, c'est-à-dire le grand *sombrero* couvert d'une toile cirée, la veste et les *calzoneras* de peau de daim d'un rouge de brique, le *zarape* attaché au troussequin de la selle et les longs éperons de fer. Il se disait porteur d'un message pour le colonel don Rafaël Tres Villas. De plus, il menait en laisse un beau cheval bai-brun.

Encore effrayé de la vue et de l'odeur des cadavres disséminés sur la partie de la plaine qu'il venait de traverser, ce cheval faisait entendre de temps à autre une sorte de ronflement d'une nature toute particulière.

Les deux cavaliers, vêtus de l'uniforme de dragon, et la *vaquero* traversèrent une

partie du camp et s'arrêtèrent devant une tente assez vaste auprès de laquelle un des *assistentes* (1) du colonel achevait d'étriller un autre cheval non moins beau ni moins vigoureux que celui qu'on amenait au même instant.

— Quel est votre nom, l'ami ? demanda l'*assistente* au *vaquero*.

— Julian, répondit celui-ci. Je suis un des serviteurs de l'hacienda del Valle, et j'apporte au colonel, qui en est le propriétaire, un message fort important pour lui.

— Bien ! dit l'*assistente*, je vais avertir le colonel.

On s'apprêtait au camp à livrer un

(1) Soldats, domestiques d'un officier.

quinzième assaut à la ville défendue par le colonel Trujano, et don Rafaël Tres Villas achevait de s'habiller en grand uniforme pour assister au conseil de guerre qui devait précéder l'assaut, lorsque l'*assistente* pénétra sous la tente.

Au mot de message prononcé par le domestique militaire du colonel, celui-ci ne put maîtriser un tressaillement subit ni empêcher qu'une pâleur mortelle ne couvrît ses traits.

— C'est bien! répondit-il d'une voix qui trahissait son émotion; je connais cet homme, j'en réponds; qu'on le laisse libre... Dans un instant vous le ferez entrer.

L'*assistente* sortit pour transmettre cette

réponse du colonel; les dragons qui avaient amené le *vaquero* s'éloignèrent et le laissèrent seul attendre le moment où il pourrait délivrer son message.

Nous profiterons de cet instant d'attente pour dire de l'histoire de don Rafaël, depuis son départ au galop pour Oajaca jusqu'à ce jour, ce qu'il est bon qu'on n'ignore pas.

Quand la douleur causée par le meurtre de son père se fut un peu apaisée, quand le trouble mortel qu'il éprouvait depuis le terrible engagement qu'il avait pris envers lui-même commença à se calmer, une seule ligne de conduite s'offrir à sa pensée : ce fut d'aller trouver à Oajaca le commandant de la province, le brigadier

don Bernardino Bonavia, et d'obtenir de lui un détachement pour se mettre à la poursuite des insurgés assassins de son père.

Malheureusement, malgré l'accueil distingué que lui fit le général, l'esprit de fermentation était tel dans la ville de Oajaca, que les quinze cents hommes qu'il avait sous ses ordres suffisaient à peine pour la contenir. Don Rafaël ne put, en conséquence, décider Bonavia à affaiblir des forces déjà trop peu nombreuses.

Sur ces entrefaites, un capitaine espagnol, don Juan Antonio Caldelas, craignant les dangers auxquels étaient exposés ses compatriotes, s'occupait à former à ses frais, dans un petit endroit à peu

de distance de Oajaca, une *guerrilla* en faveur de la cause espagnole. Don Rafaël, altéré de vengeance, n'hésita pas à se joindre au capitaine Caldelas, qui de son côté, faisait aussi ses préparatifs pour marcher contre Antonio Valdès.

Caldelas n'avait pas, comme don Rafaël, de motifs d'animosité personnelle contre le *guerillero;* mais il voulait, en détruisant sa troupe, anéantir l'esprit de révolte dont il s'était fait le propagateur et le soutien. Ce fut de grand cœur qu'il mit au service de la vengeance de don Rafaël la poignée d'hommes réunis sous ses ordres. Tous deux marchèrent contre l'insurgé et le joignirent au *cerro* (colline) de Chacahua, où l'ancien *vaquero* s'était

retranché, et, malgré la résistance qu'ils trouvèrent ils parvinrent à le déloger de cette position, mais sans pouvoir réussir à s'emparer de sa personne.

Une quinzaine de jours s'écoulèrent en vaines poursuites jusqu'à ce que, enfin, après une action acharnée, les gens de Valdès, mis en fuite, ne le virent plus revenir à l'endroit assigné d'avance pour se rejoindre en cas de malheur.

Ils n'entendirent plus parler de leur chef, qui, dès ce moment venait de disparaître pour ne plus se montrer. Valdès fuyait lorsqu'il entendit sur ses pas le souffle ardent et rauque d'un cheval lancé à fond de train après lui. C'était le bai-

brun du capitaine Tres Villas, qui, en quelques bonds l'eut bientôt atteint.

Une courte lutte s'engagea entre les deux cavaliers, et en dépit de son habileté équestre, le *vaquero*, enlevé de ses arçons par une main vigoureuse, fut jeté si rudement à terre qu'il n'eut pas la force d'empêcher le *lazo* du capitaine, aussi bon cavalier, aussi adroit qu'aucun des dompteurs de chevaux de son père, de s'abattre sur lui, de l'étreindre et de l'entraîner attaché à son cheval.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, Valdès était mort et ses plus dévoués partisans n'eussent jamais reconnu les traits défigurés de leur chef si une main n'eût écrit au-dessus de sa

tête, clouée à la porte de l'*hacienda* del Valle, et le nom du bandit et celui de l'homme qui avait tranché cette tête.

Cependant, quand les passions fougueuses du capitaine furent un peu calmées par la mort de la première victime offerte aux mânes de son père, des sentiments qu'avait refoulés au fond de son cœur la soif de la vengeance reprirent peu à peu le dessus. Don Rafaël sentit le besoin de justifier sa conduite, inexplicable en apparence, aux yeux des habitants de l'hacienda de las Palmas ; mais un juste orgueil l'en empêcha : un fils qui avait vengé son père devait-il être tenu d'excuser l'accomplissement d'un saint devoir ? Fallait-il qu'il se fît pardonner

d'être devenu l'ennemi d'une cause qui ne pouvait plus désormais être la sienne?

Le fier silence du capitaine devait achever de ruiner ses espérances, et rendre plus infranchissable encore la barrière élevée tout à coup entre son amour et son devoir.

La nouvelle de la mort de Valdès, apportée par un voyageur passant par l'hacienda, avec la teneur de l'inscription qui en révélait l'auteur, y tomba comme un coup de foudre. Par malheur, ce même voyageur n'avait pu apprendre à ses hôtes ce qu'il ignorait : le meurtre de don Luis Tres Villas, cause de cette sanglante représaille.

De ce moment, les habitants de l'ha-

cienda ne considérèrent plus le capitaine que comme un traître qui, sous les dehors du plus pur patriotisme, avait caché ses ardentes sympathies pour les oppresseurs du pays qui l'avait vu naître.

Toutefois l'amour de Gertrudis avait entrepris la justification que dédaignait la fierté de don Rafael.

— Oh! mon père! disait-elle au milieu de la douleur profonde qui la frappait, il est impossible que d'un jour à l'autre un message de don Rafaël ne nous explique pas sa conduite.

— Eh! quand il l'expliquerait, répondait don Mariano, en serait-il moins un traître à son pays? Non! Il sait que rien ne peut l'absoudre, et il n'osera même

pas essayer de se faire pardonner son indigne conduite.

Le message, en effet, ne venait pas, et Gertrudis fut contrainte de dévorer ses larmes en silence. Cependant l'audacieux défi à l'insurrection que sa main avait inscrit sur la porte du domaine del Valle avait quelque chose de trop chevaleresque pour qu'il ne plaidât pas, quelque temps encore, la cause de l'absent. Un moment même elle fut gagnée, car on venait d'apprendre enfin que la tête du chef insurgé n'avait fait que remplacer celle du père de don Rafaël, et que le sang avait payé le sang.

Si, en cet instant, le capitaine se fût présenté, don Mariano, il est vrai, n'eût

sans doute pas consenti à contracter une alliance avec un transfuge de la cause de l'émancipation mexicaine; mais une explication franche et sincère eût du moins écarté de l'esprit de l'hacendero et de celui de sa fille toute idée de déloyauté et de trahison de la part de don Rafaël. Celui-ci, de son côté, ignorant que la mort de son père n'avait été connue à l'hacienda que postérieurement à celle d'Antonio Valdès, négligea tout naturellement la chance favorable qui s'offrait à son insu.

Combien d'irréparables malheurs n'ont eu pour point de départ que ce motif : faute de s'entendre!

Les deux capitaines royalistes, Caldelas

et don Rafaël, avaient fait de l'hacienda del Valle, qu'ils avaient fortifiée avec du canon fourni par le commandant de la province, une espèce de citadelle qui pouvait défier toutes les forces de l'insurrection dans le pays.

Pendant ces courses acharnées à la poursuite des deux autres assassins de son père, Arroyo et Bocardo, don Rafaël laissait à Caldelas le soin de garder leur forteresse. Le capitaine Tres Villas, n'écoutant plus que la voix de son cœur, avait fini par une transaction entre son amour et sa fierté. Repoussant l'idée d'un message, il avait résolu de se présenter personnellement à l'hacienda; mais, emporté par l'ardeur de sa vengeance, le

capitaine, pour ne pas s'exposer à faiblir en revoyant Gerdrudis, avait remis néanmoins toute explication avec elle et son père jusqu'à l'accomplissement d'une partie du vœu téméraire que lui avait inspiré sa douleur filiale.

On n'oublie pas, en effet, qu'il avait fait serment, sur la tête de son père, d'arracher la vie à ses meurtriers et de chercher à noyer dans le sang cette insurrection cause de sa mort.

Mais ses efforts désespérés n'avaient abouti qu'à détruire homme à homme la troupe des deux assassins, ceux-ci échappant sans cesse à sa poursuite. Enfin, après plus de deux mois depuis la mort de Valdès, le bruit se répandit que Arroyo

et Bocado avaient quitté la province pour aller grossir l'armée d'Hidalgo avec les débris de leur *guerrilla*.

Don Rafaël regagna l'hacienda del Valle, gardée par Caldelas. Pendant son absence, un ordre du général commandant l'armée du vice-roi lui avait été expédié pour lui enjoindre d'aller reprendre son poste au régiment des dragons de la reine.

Avant d'obéir, quoique déjà il fût en retard, don Rafaël résolut de s'occuper un seul jour de ses affaires de cœur et de se rendre à las Palmas pour y courber son orgueil devant son amour.

Une justification devenait plus difficile alors qu'elle ne l'eût été deux mois aupa-

ravant aux yeux de don Mariano Silva. Les apparences s'étaient converties en réalités, les soupçons en certitudes, et don Rafaël n'était plus pour lui qu'un renégat vulgaire. Quelques mots formulaient et résumaient l'opinion de l'hacendero à l'égard de don Rafaël, et ses mots retentissaient à chaque instant du jour aux oreilles de dona Gertrudis comme un triste présage désormais accompli.

— Ne pleure pas la défection de don Rafaël, disait don Mariano en essayant de tarir la source des larmes de sa fille; il mentait à sa maîtresse comme il mentait à son pays.

Et, chose étrange aux yeux du père!

les larmes de sa fille n'en coulaient que plus abondantes et plus amères.

Cependant, telle était l'affection que don Mariano avait jadis vouée à ce jeune officier, tels étaient les trésors de tendresse entassés dans le cœur de Gertrudis, que sans doute, en se présentant à l'hacienda le front haut et resplendissant de l'orgueil du devoir accompli, la franchise de son regard et la loyauté de ses paroles eussent dissipé bien des nuages.

Malheureusement le sort avait décidé que don Rafaël ne franchirait plus, du moins comme ami, le seuil hospitalier de las Palmas.

Le capitaine avait été signalé dans la contrée comme un des ennemis les plus

acharnés de l'insurrection, et, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieue de distance entre les deux domaines del Valle et de las Palmas, don Rafaël avait jugé prudent de se faire accompagner dans le trajet par une demi-douzaine de ses cavaliers.

La précaution n'était pas inutile, comme on va voir.

Après avoir franchi la chaîne de collines dont le sommet, nous le rappelons, dominait les terrasses du bâtiment, don Rafaël et son escorte se présentèrent à la porte qui servait jadis de sortie sur ce côté. Cette porte était récemment murée, et don Rafaël se mit en devoir de faire le tour de l'hacienda pour se présenter devant la grande entrée de l'esplanade; mais

à peine avait-il doublé l'un des angles du bâtiment que sa petite troupe se vit tout à coup cernée par une dizaine de cavaliers à figures féroces.

— Mort au traître! mort au *coyote* (1).

En même temps que ces cris retentissaient aux oreilles de don Rafaël surpris, l'un des agresseurs poussait si violemment du poitrail de son cheval le flanc de celui de l'officier, que, pris du fort au faible, l'animal s'abattit avec son cavalier.

C'en était fait de don Rafaël si, avec l'agilité qui accompagnait chez lui la force herculéenne dont il était doué, il ne

(1) Chacal. C'est ainsi que les insurgés désignaient les Espagnols.

se fût dégagé des étriers, puis élancé d'un bond sur le cheval de l'un des hommes de son escorte, qui, au même instant, tombait de sa selle poignardé par l'un des assaillants.

Ranimés par la voix de leur chef, qu'ils avaient cru mort, les cinq hommes qui restaient avec don Rafaël s'étaient fait jour malgré l'inégalité du nombre, puis s'étaient jetés dans les montagnes, où les insurgés n'avaient pas osé les suivre.

Un homme tué et son cheval bai-brun perdu, tel avait été le résultat matériel de la tentative du capitaine pour se justifier après deux mois de silence. Il reprit la route de l'hacienda del Valle.

Le fiel et la douleur gonflaient son

cœur. Cette hacienda de las Palmas, dont il avait été l'hôte bien-aimé, ne renfermait plus à présent que des ennemis qui avaient soif de son sang.

— C'est étrange, dit l'un des cavaliers de l'escorte qui le suivait à distance, on prétendait qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté le pays, et, si je ne me trompe...

— Ce sont bien eux, répondit le second cavalier; je les ai reconnus, mais je me suis bien gardé de le dire au capitaine. Il est si enragé contre eux, que, s'il eût appris à quels hommes il venait d'échapper, nous n'aurions pu le décider à fuir devant eux.

Pendant ce temps, les agresseurs, désappointés, rentraient à l'hacienda.

— Triple sot, disait à l'un de ses compagnons un homme à la figure féroce et brutale, et aux membres épais comme son encolure de taureau, au lieu de le laisser pénétrer dans l'hacienda, où, quand nous l'aurions tenu...

Arroyo, car c'était lui-même, acheva sa phrase par un formidable geste.

— Don Mariano ne l'aurait pas permis, reprit son compagnon au corps grêle et à la figure astucieuse et féroce à la fois, comme celle de la fouine.

Ce personnage était Bocardo, l'associé d'Arroyo.

— Nous nous serions passés de sa permission, reprit Arroyo avec un regard farouche; aussi bien nous ne sommes

plus au service de don Mariano. Le temps est venu où les serviteurs doivent être les maîtres de leurs maîtres. Que m'importe à moi l'émancipation du pays? ce que je veux, c'est le pillage!

A ces mots, qui trahissaient les véritables sentiments du féroce insurgé, un éclair de rage brilla dans ses yeux.

— Il va nous falloir fuir, maintenant, ajouta-t-il, car si cet enragé capitaine apprend que nous sommes ici, il n'est pas de motif au monde qui l'empêche de venir mettre le feu au quatre coins de cette hacienda pour nous y brûler tout vifs! Triple sot que je suis moi-même de t'avoir écouté.

— Qui eût pu prévoir qu'il nous échap-

pat? répondit Bocardo, épouvanté de l'expression du visage de son associé.

— Toi ! s'écria le bandit.

Et, dominé par la fureur d'avoir laissé échapper son plus mortel ennemi, Arroyo tira son poignard et en frappa du manche un coup si violent dans la poitrine de Bocardo, que celui-ci tomba comme une masse de son cheval, avec un hurlement de douleur.

Laissant son compagnon se relever comme il pourrait, le guerillero sembla se raviser, et, précipitant son cheval par la porte de l'hacienda, il mit pied à terre dans la cour et disparut dans le bâtiment, sa carabine à la main.

Quelques minutes après, don Rafaël,

toujours pensif, montait la côte inclinée qui conduisait au sommet des collines, quand un coup de feu tiré de la terrassc de l'hacienda vint frapper mortellement celui des cavaliers qui était le plus près de lui.

Un sourire d'amère tristesse effleura les lèvres de don Rafaël, et une douleur aiguë pénétra jusqu'au fond de son cœur en comparant ce dernier adieu qu'il recevait des habitants de l'hacienda à celui qui avait accompagné son départ deux mois auparavant. La balle venait de frapper précisément le cavalier qui avait jugé prudent de cacher à son capitaine le nom de deux de ses agresseurs.

— C'est Arroyo qui a fait le coup! s'é-

cira involontairement celui qui avait cru reconnaître le bandit.

— Arroyo est dans cette hacienda et vous ne me le disiez pas! s'écria le capitaine avec un accent de fureur, tandis que ses moustaches se hérissaient comme celles du lion qui va fondre sur sa proie.

—Je ne savais... je n'en étais pas certain... balbutia le cavalier.

Peu s'en fallut que, dans l'impétuosité de sa colère, don Rafaël ne le traitât plus rudement encore qu'Arroyo n'avait traité son associé. Il se contint cependant, mais, sans réfléchir aux conséquences qui allaient en résulter, le fougueux capitaine dépêcha le cavalier le mieux monté de sa troupe avec l'ordre de lui ramener,

sans perdre une seule minute, cinquante hommes bien armés, avec quelques pétards, pour faire sauter la porte de l'hacienda.

Le cavalier partit au galop, et don Rafaël, se postant avec les trois hommes qui lui restaient derrière un pli de terrain qui les mettait à l'abri des balles, attendit le retour de son messager.

La chaleur de son sang ne tarda pas à se calmer, et il entrevit alors avec une douleur profonde l'acte d'hostilité qu'il allait accomplir contre le père de Gertrudis.

Un violent combat se livrait chez lui entre des sentiments contraires et d'une puissance presque égale. Qu'il persistât

ou qu'il faiblît, c'était un sacrilége qu'il lui semblait commettre; et cependant, la voix du devoir et celle de la passion parlaient aussi haut l'une que l'autre au fond de son cœur. Laquelle des deux allait être écoutée?

La lutte, aussi longue que violente entre ces deux antagonistes, n'était pas encore terminée quand le détachement arriva. Quoi qu'il pût en advenir, don Rafaël ne pouvait désormais reculer. Le devoir cette fois encore l'emporta.

L'officier tira son épée, se mit à la tête du détachement, et sur un signe de lui, le clairon sonna la marche et apprit aux habitants de l'hacienda qu'un corps

de cavalerie franchissait la chaîne de collines.

Quelques minutes plus tard, le détachement se mit en rang devant l'esplanade; un cavalier s'avança, sonna de nouveau du clairon, et, au nom du capitaine de l'armée royale, don Rafaël Tres Villas, somma don Mariano Silva d'avoir à livrer, morts ou vifs, deux bandits insurgés, Arroyo et Bocardo.

Cette sommation faite, don Rafaël, immobile sur sa selle, mais le front pâle et le cœur bondissant, attendit la réponse de don Mariano à sa demande.

Le plus profond silence y répondit seul.

VIII

Où l'amour est plus fort que le devoir.

Outre les conséquences de sa résolution, déjà prévues par le capitaine Tres Villas, il en était une à laquelle il n'avait pas pu songer.

Un simple coup d'œil jeté dans l'hacienda la rendra palpable au lecteur.

Dans le salon que nous connaissons déjà se trouvaient réunis don Mariano et ses deux filles, et leur position était de nature à justifier parfaitement le silence qui avait accueilli la sommation de l'officier royaliste. Debout devant la porte, et le poignard à la main, Arroyo et Bocardo traçaient à l'hacendero la ligne de conduite qu'il devait suivre.

— Écoutez, seigneur don Mariano, disait le bandit du ton brutal qui lui était habituel, j'aime à croire que votre loyauté se refuserait à livrer les hôtes de votre toit.

— C'est vrai, répondit don Mariano ; et vous pouvez être certain...

— Je le sais, vous refuserez de nous livrer ; mais ce capitaine du diable fera sauter la porte et nous prendra, malgré vos cris. Or, voilà ce que je veux éviter.

— Connaissez-vous un moyen pour l'empêcher ?

— Sans doute, il y en a un fort simple. Ce *coyote* de Belzébuth a été votre ami. Si en ma qualité de serviteur de votre maison... jadis... je suis bien instruit de ce qui s'y passe, il a, en outre, un faible pour la charmante dona Gertrudis, et, en conséquence, il aura égard au terrible danger que vous courez.

— Un danger ! Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre, vous direz au capitaine que, s'il se décide à faire sauter la porte, il nous prendra en vie, sans aucun doute; mais que pour vous et vos deux filles, il ne trouvera que vos cadavres. Me comprenez-vous à présent ?

Les paroles d'Arroyo eurent pu être moins explicites : l'air de férocité répandu sur tous ses traits indiquaient assez sa pensée. Les deux filles de l'hacendero se jetèrent avec effroi dans ses bras.

En ce moment, le son du clairon se fit entendre de nouveau, et la voix mena-

çante du soldat arriva jusqu'aux oreilles des hôtes de l'hacienda.

L'hacendero, tremblant sur le sort de ses deux filles, livrées sans défense à ces deux anciens *vaqueros*, dont les compagnons obstruaient le corridor, laissa passer encore sans réponse la seconde sommation déjà plus impérieuse que la première.

— *Con mil demonios!* s'écria le bandit; il n'y a pas tant à tergiverser! Présentez-vous à la fenêtre, si vous craignez de vous montrer face à face avec cet enragé capitaine, et dites-lui rondement la chose, sinon...

Le clairon qui, pour la troisième fois, jeta ses retentissantes menaces aux oreil-

les effrayées des deux jeunes filles, interrompit le bandit.

— A sac la maison des ennemis de l'Espagne! cria une voix mâle dont l'intonation porta dans l'âme de Gertrudis un tressaillement de terreur et de joie tout ensemble.

C'était la voix de don Rafaël.

— Encore un moment, s'écria don Mariano, en se présentant sur le péristyle qui surmontait le perron, et d'où son regard pénétrait jusqu'à la plaine, en même temps qu'il s'offrait lui-même à la vue de ceux du dehors; j'ai deux mots à dire au capitaine. Où est-il?

— Je suis ici, ne me voyez-vous pas?

— Ah! pardon, dit l'hacendero avec

un sourire d'amertume ; je n'avais connu jusqu'ici le capitaine Tres Villas que comme un ami, et je ne le reconnaissais pas dans l'homme qui menace de ruine le toit de celui dont il a été l'hôte...

A cette phrase imprudente, dont l'hacendero n'avait pu retenir l'ironie, une vive rougeur remplaça sur le front de de l'officier la pâleur dont il était couvert.

— Et moi, reprit-il, je ne vois plus en vous aujourd'hui qu'un fauteur de l'insurrection impie que j'ai juré d'étouffer, et que le maître d'une maison dont des bandits sont les hôtes. N'avez-vous pas entendu qu'il faut me les livrer ?

— En aucun cas je ne voudrais trahir ceux que j'ai promis de défendre, continua l'hacendero, emporté malgré lui au-delà des bornes qu'il s'était prescrites ; mais, dans celui-ci, je ne suis pas libre de ma volonté, et je suis chargé de vous dire, de la part de ceux que vous poursuivez, qu'ils poignarderont mes deux enfants et moi avant de tomber entre vos mains. Notre vie répond de la leur maintenant, capitaine ; c'est à vous de savoir si vous persistez toujours à vouloir qu'ils vous soient livrés.

L'amertume avait disparu du langage de l'hacendero, et ces derniers mots furent prononcés avec une fermeté digne

et triste dont l'accent retentit douloureusement au cœur du capitaine.

Un nuage obscurcit les yeux de don Rafaël à la pensée de Gertrudis tombant sous le poignard des *guerilleros*, qu'il savait bien capables d'accomplir leur menace, et il fut presque heureux qu'un devoir d'humanité à remplir se présentât non moins impérieux que celui auquel il avait obéi jusqu'alors.

— Bien! dit-il après un court silence, car cette fois sa fermeté se trouvait vaincue à l'avance; portez au bandit qu'on nomme Arroyo la promesse solennelle qu'il n'aura rien à craindre, s'il se montre; je mets cette condition non pas

au pardon, mais au sursis que l'humanité me fait un devoir de lui accorder.

— Oh ! je n'ai pas besoin de votre parole ! s'écria impudemment le bandit en se montrant à côté de don Mariano; n'ai-je pas là-dedans des otages qui répondent mieux de ma vie ! Eh bien ! que voulez-vous à Arroyo, seigneur capitaine ?

Les veines du front gonflées, la lèvre frémissante et l'œil enflammé à la vue de l'un des assassins de son père, de l'homme qu'il avait si longtemps et si vainement poursuivi, du bandit enfin qu'il pouvait saisir vivant et qu'il devait laisser échapper, le capitaine eut besoin d'un moment

pour apaiser les passions impétueuses qui grondaient au fond de son cœur.

Mais, sans qu'il s'en aperçut, sa main crispée contenait violemment la bride de son cheval, ses éperons tourmentaient ses flancs, et l'animal, se dressant droit sur ses pieds de derrière, fut retomber d'un bond presque contre la porte de l'hacienda.

On eût dit que son cavalier voulait franchir l'obstacle qui le séparait du féroce *guerillero*. Le bandit ne put retenir un geste d'effroi.

— Ce que je veux à Arroyo, répondit enfin le capitaine, c'est de graver ses traits dans ma mémoire pour ne plus les méconnaître, quand je le poursuivrai pour

l'attacher vivant à la queue de mon cheval.

— Si c'est pour me dire de ces tendresses que vous m'appelez...

Le bandit faisait mine de rentrer dans l'hacienda.

— Écoute, s'écria don Rafaël, tu auras la vie sauve, je l'ai promis; l'humanité me fait un devoir de t'épargner.

— Aussi, ne vous en sais-je pas gré, capitaine !

— Ta reconnaissance serait un outrage; mais si, dans le morceau de fange sanglante qui te sert de cœur, il est quelque trace de bravoure, monte à cheval, prends les armes qu'il te plaira et sors

seul de cette enceinte; je te défie à un combat à mort!

Le capitaine, en parlant ainsi, se dressait sur ses étriers, et la noblesse de sa contenance offrait un frappant contraste avec la contenance basse et féroce à la fois de l'homme qu'il défiait. L'outrage lancé par don Rafaël le frappait en pleine face; mais Arroyo ne se sentit que le courage de le dévorer.

— Bah! vraiment! dit-il en effectant de plaisanter; cinquante contre un.

— J'engage ici solennellement, devant mes soldats, devant Dieu, ma parole de gentilhomme que, quelle que soit l'issue du combat, c'est-à-dire si je succombe, il ne te sera rien fait.

Un moment le bandit demeura indécis et muet; on aurait pu croire qu'il calculait les chances de ce combat; mais il avait trop de fois appris à connaître la valeur personnelle du capitaine pour trouver qu'elles fussent en sa faveur. Il n'osa accepter.

— Je refuse! dit-il.

— Garde ton cheval, je te combattrai à pied.

— *Demonio !* je refuse, vous dis-je.

— Je m'en doutais; mais écoute encore : Je te laisse ma parole qu'il ne te sera rien fait, si tu veux permettre aux habitants de cette maison, que je désignerai, de la quitter pour venir avec moi

se mettre sous la sauvegarde d'un ennemi loyal.

— Je refuse encore, répondit Arroyo.

— Va, tu n'es pas un homme! et quand cette main te tiendra, au lieu de te traiter en homme, je te ferai mourir sous le fouet comme un chien enragé.

Après avoir jeté cet adieu terrible, le capitaine fit faire une volte à son cheval et tourna le dos au bandit avec un geste du plus profond mépris.

Le clairon retentit de nouveau et le détachement reprit le chemin des montagnes. Don Rafaël emportait de cette entrevue, dont le résultat était si douloureux pour lui, un ressentiment profond des paroles trop sincères de don Mariano.

outre l'inquiétude mortelle qu'il éprouvait à l'idée de laisser ses deux filles au pouvoir d'un monstre tel que Arroyo.

Ses craintes, à ce sujet, ne se réalisèrent du moins qu'en partie : deux jours après, il apprit par un de ses batteurs d'estrade que cette fois Arroyo et Bocardo avaient quitté la province après avoir pillé l'hacienda, et que les habitants de las Palmas n'avaient pas eu à subir d'autre malheur.

Le capitaine Tres Villas se mit alors en devoir d'obéir aux ordres qu'il avait reçus de rejoindre son corps. Caldelas venait d'obtenir un commandement, et tous deux étaient partis en laissant la garnison del

Valle aux ordres d'un lieutenant catalan du nom de Veraegui.

Don Rafaël avait pris une part active à la bataille de Calderon où, avec six mille hommes, le général Calleja dispersa les cent mille insurgés d'Hidalgo. Depuis il avait continuellement guerroyé sur divers points du royaume, et il revenait de San Blas à Oajaca, sur le navire où il n'a fait que nous apparaître un instant, lorsqu'à son arrivée de nouveaux ordres l'avaient envoyé au siége de Huajapam.

Son ancien frère d'armes, Caldelas s'y trouvait en qualité de maréchal de camp, tandis que, moins heureux que lui, don Rafaël n'avait que le grade de colonel.

Revenons maintenant à Julian qui

vient de causer une si vive émotion au colonel, en parlant d'un message important.

L'absence, dit un moraliste, dissipe un sentiment passager, tandis qu'elle enflamme une passion profonde, de même que le vent qui éteint une bougie augmente l'ardeur d'un incendie. L'absence avait produit sur don Rafaël l'effet du vent sur l'incendie ; il espérait toujours que Gertrudis lui enverrait un message de pardon et d'amour.

On ne s'étonnera donc pas du trouble causé dans l'âme de don Rafaël à l'annonce de l'arrivée d'un messager.

— Eh bien ! Julian, qu'avez-vous à m'apprendre ? dit le colonel en dissimu-

lant de son mieux l'émotion qui l'avait gagné; les insurgés se sont-ils emparés de notre forteresse?

— Oh! non, répondit Julian, les hommes de notre garnison ne se plaignent que de la tranquillité dont on les laisse jouir. Quelques courses dans la campagne, qui leur livreraient le pillage d'une riche hacienda, ne leur feraient pas de peine. Du reste, les nouvelles que j'apporte à Votre Seigneurie sont de nature à leur procurer cette satisfaction.

— C'est donc un message de guerre que vous m'apportez? dit le colonel avec un air de désappointement triste qui frappa Julian.

— Un message de vengeance; mais

pour commencer par le moins important, je crois être agréable à Votre Seigneurie en lui apprenant que je ramène avec moi son bon cheval *el Roncador.*

— *Roncador?*

— Oui, l'animal que vous aviez perdu à votre affaire de las Palmas. Il a été recueilli, à ce qu'il paraît, et surtout soigné... à merveille, et on nous l'a renvoyé à l'hacienda.

— Qui l'a renvoyé? s'écria vivement don Rafaël.

— Qui pourrait-ce être, sinon don Mariano Silva? Un de ses gens l'a ramené, il y a trois jours, en disant que le maître auquel il avait appartenu reverrait peut-être ce cheval avec plaisir. Puis, comme

vous l'aviez perdu sellé et bridé, on le renvoyait avec la bride et la selle, à telles enseignes que le *Roncador* portait à son frontail un fort joli nœud de rubans rouges, ma foi !

— Et où est ce nœud? demanda don Rafaël avec d'autant plus d'empressement qu'il croyait deviner quelle main l'y avait attaché.

— Un de nos hommes, Felipe el Galan, s'en est fait une cocarde.

— Felipe est un drôle que je châtierai de son indiscrétion ! s'écria don Rafaël avec colère.

— Je l'en ai prévenu, c'est son affaire. Je dois vous dire encore que le messager

de don Mariano apportait une lettre pour vous.

— Et vous ne commenciez pas par m'en avertir !

— Je commençais par le commencement, reprit le flegmatique Julian. Voici la lettre.

En disant ces mots, le messager tira de sa poche un petit paquet de feuilles de maïs dans lequel, par précaution, il avait enveloppé la lettre, et la remit à don Rafaël, qui la prit d'une main dont il cherchait à dissimuler le tremblement nerveux.

— Bien ! dit-il froidement. Maintenant, que vous reste-t-il à me dire ?

Cette lettre pouvait être de Gertrudis,

et le colonel, avec cet air de froideur affectée, n'avait pour but que de se réserver la volupté de la lire quand il allait être seul.

— Arroyo, Bocardo et leurs bandits ont reparu dans la province, acheva Julian, et le lieutenant Veraegui m'envoie...

— Arroyo, Bocardo! interrompit don Rafaël, tout à coup ramené du pays des doux songes à ses idées de vengeance; dites de ma part au lieutenant Veraegui qu'il donne double ration à ses chevaux pour les préparer à entrer en campagne, que dans quelques jours je serai avec lui pour la commencer; car, après le dernier assaut que nous allons livrer, ou Huaja-

pam sera pris, ou nous lèveront le siége. J'obtiendrai un congé du général en chef, et dussions-nous, pour saisir enfin ces deux bandits, mettre le feu au quatre coins de la province, nous le ferons. Allez, Julian.

Le messager se disposait à partir, quand don Rafaël, voyant sur une table où il l'avait déposée la lettre qui lui promettait un instant de bonheur, s'adressa de nouveau à Julian et lui dit :

— Tenez! vous avez été un messager de bonnes nouvelles, je veux vous en récompenser.

Et il lui mit dans la main un quadruple d'or, que Julian reçut avec empressement mais non sans être profondément surpris

de se voir si généreusement payé pour avoir apporté la nouvelle de la réapparition d'Arroyo et de sa bande. Toutefois, son contentement dépassait encore sa surprise.

Quand il fut parti, don Rafaël prit la lettre et la tint un instant dans sa main sans oser l'ouvrir. Son cœur battait avec violence, car il ne doutait pas que cette lettre ne fût de Gertrudis, et c'était la première marque de souvenir qu'il recevait d'elle depuis près de deux ans qu'il avait embrassé la cause royaliste.

Il rompit enfin le cachet. La lettre, écrite d'une main de femme, qui pouvait tout aussi bien être celle de Marianita que

celle de Gertrudis, ne contenait que ce peut de mots qui ne précisaient rien :

« Les habitants de las Palmas n'ont pas oublié qu'ils ont été les obligés de don Rafaël dans une circonstance bien critique, et ils ont pensé que le colonel serait peut-être aise de rentrer en possession d'un cheval que le capitaine Tres Villas avait eu quelque raison d'aimer. »

— Les obligés ! s'écria don Rafaël avec amertume, quelle ingratitude ! ne dirait-on pas qu'en trahissant pour eux un serment fait sur la tête d'un père, je n'ai fait que leur rendre un service de pure politesse ? Allons ! tâchons de ne plus penser à ceux qui m'ont oublié.

Le colonel mit néanmoins, tout en

soupirant, un papier, qu'il supposait avoir touché les mains de Gertrudis, dans une petite poche de son uniforme pratiquée juste auprès du cœur.

Toutefois, pendant le trajet de sa tente à celle du général en chef, où le conseil de guerre allait s'assembler, un rayon d'espérance s'obstinait à se faire jour dans ce cœur froissé. Gertrudis savait quel prix il attachait à ce cheval souvent caressé par sa main. Voilà pourquoi sans doute elle le lui renvoyait avec ce nœud de rubans rouges destiné à lui rappeler les fleurs que dans un temps plus heureux elle suspendait à son frontail.

Le brigadier Bonavia, les commandants Caldelas et Regules étaient assis

autour d'une table couverte d'un grossier tapis vert quand le colonel entra dans la tente. Le conseil n'avait pas encore commencé.

— Eh bien! colonel, dit le général de brigade, j'ai appris que vous veniez de recevoir un message. Est-il confidentiel ou sa teneur peut-elle intéresser la cause royaliste.

— Le lieutenant qui commande pour le roi l'hacienda del Valle me fait savoir que ces deux *guerilleros* que les deux partis devraient mettre hors la loi, Arroyo et Bocardo, ont reparu dans la province avec leur bande, et, après la prise de cette bicoque, j'aurai l'honneur de solliciter de Votre Excellence la mission

d'aller moi-même les traquer comme des bêtes féroces.

— Cette mission vous sera donnée, colonel, je ne saurais trouver personne qui fût plus digne de la remplir.

— Personne du moins n'y mettrait plus d'acharnement, ajouta don Rafaël.

Le conseil de guerre commença. Sans rendre compte en détail de ce qui s'y passa, nous nous bornerons à rapporter ce qui fera connaître la position respective des assiégeants et des assiégés.

— Messieurs, dit le général, il y aura demain cent quatorze jours que nous avons ouvert le siége de ce que le colonel Tres villas appelle avec raison une bicoque; sans compter les escarmouches,

nous avons livré quinze assauts, et cependant nous sommes encore aussi peu avancés que le premier jour.

— Moins avancés même, dit Regules quand le brigadier eut achevé ce court résumé, car la confiance des assiégés s'est accrue du succès de leur résistance. Ils n'avaient pas de canon, et le colonel Trujano en possède aujourd'hui trois pièces qu'il a fondues avec les cloches des églises.

— C'est dire implicitement que le commandant Regules est d'avis de lever le siége! s'écria Caldelas avec quelque ironie.

Depuis longtemps déjà une animosité secrète existait entre les deux maréchaux

de camp, Caldelas et Regules, l'un d'une bravoure et d'une loyauté à toute épreuve, l'autre souvent cruel sans nécessité et d'un courage peut-être plus que contestable.

— C'est la question de lever ou de continuer le siége que nous avons à discuter, interrompit le général. C'est au colonel Tres Villas, comme le plus jeune et le moins élevé en grade, à donner son avis. Parlez, colonel.

— Lorsque quinze cents hommes assiégent une place comme Huajapam à peine défendue par quatre cents, ils doivent la prendre ou se faire tuer jusqu'au dernier sous ses retranchements, car, autrement, c'est compromettre à la fois leur

honneur et le succès de la cause qu'ils soutiennent. Voilà l'opinion que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence.

— Et vous, commandant Caldelas, quel est votre avis ?

— Celui du colonel, repartit Caldelas. Lever le siége serait du plus pernicieux exemple pour les royalistes et un déplorable encouragement à l'insurrection. Que dirait le brave commandant en chef des troupes du roi, don Felix Calleja ? Pendant cent jours, il a assiégé dans Cuautla un général plus habile, plus redoutable que Trujano, Morelos, et, au bout du centième, il était maître de la ville.

— Morelos l'avait évacuée, objecta Regules.

— Qu'importe? il s'avouait vaincu, et la bannière d'Espagne a eu les honneurs du siége.

C'était au tour de Regules de parler.

Il énuméra longuement les lenteurs et les difficultés du siége, les assauts infructueux et sanglants qui avaient été livrés, il chercha à démontrer combien était nuisible à leur cause un vain point d'honneur qu'on faisait prévaloir sur les nécessités politiques, qui exigeaient impérieusement qu'on ne laissât pas se consumer devant un village sans importance le courage de mille braves soldats, tandis que Morelos se portait sur Oajaca. — Et

quand je dis mille soldats, ajouta-t-il, ce n'est pas sans raison, car le colonel, en parlant de quinze cents, a fait entrer les morts en ligne de compte.

Jusqu'à présent, continua-t-il, dans toutes nos rencontres avec l'ennemi sur divers points du royaume, nous n'avons eu affaire qu'à des soldats électrisés par ce qu'ils appellent l'amour du pays, tandis qu'en face de nous combattent des assiégés fanatisés par l'esprit religieux de Trujano, qui inspirent aux habitants de sa petite ville un courage égal à celui de ses soldats. Ce ne sont donc pas trois cents ennemis seulement que nous avons devant nous, mais bien mille fanatiques qui se battent en désespérés et meurent en

chantant. Pendant que nous nous consumons en inutiles efforts, l'insurrection se propage dans la province, et nous perdons ici un temps qui serait plus utilement employé à l'étouffer. Mon avis est donc de lever un siége désastreux sous tous les rapports.

— Les assiégés se rappellent les exploits de Yanguitlan, dit Caldelas, voilà pourquoi ils se défendent si bien.

A cette allusion, dont nous expliquerons le sens plus tard, Regules se mordit les lèvres avec dépit et répondit par un regard de haine concentrée au regard ironique de Caldelas.

Au point de vue d'un général en chef, responsable de la vie de ses soldats, et,

par cela même, moins accessible au point d'honneur qu'un officier d'un rang inférieur, les raisons alléguées par Regules ne manquaient pas d'une certaine solidité et le général partageait son avis.

Cependant, sans vouloir user de la prépondérance que lui donnaient et son grade et l'autorité du commandement il proposa un moyen terme.

C'était de livrer le lendemain un dernier et terrible assaut, et de lever le siége s'il était infructueux comme les précédents.

Le général en chef parlait encore, lorsqu'un bruit vague et lointain se fit entendre du côté de la ville assiégée. Ce bruit, du reste, semblait n'être produit

que par les diverses intonations d'un chant solennel d'actions de grâces. Bientôt le son des clairons et l'explosion de nombreuses fusées, tirées en signe de joie, le dominèrent entièrement.

— Ces réjouissances publiques sont de mauvais présage pour nous ! s'écria Regules, quand on ne put douter plus longtemps de la nature de ce joyeux tumulte. Ce n'est pas demain qu'il faut lever le siége, c'est aujourd'hui.

— C'est-à-dire qu'il faut fuir devant des pétards ! repartit Caldelas.

— Tomber comme les murs de Jéricho devant des trompettes ! ajouta le colonel.

— Puissé-je n'avoir pas raison ! dit Regules.

Et, malgré son avis, la détermination de donner le lendemain un dernier assaut fut prise dans le conseil.

Cet assaut cependant ne devait pas avoir lieu. Nous dirons dans le chapitre suivant les raisons qui s'y opposèrent et nous ferons connaître la cause des signes de joie qui partaient de la ville assiégée.

Le conseil terminé, les officiers regagnèrent leurs tentes, don Rafaël avait hâte de se trouver seul pour réfléchir à l'aise au sens du message qu'il avait reçu et surtout pour caresser ce doux rayon d'espoir qui venait de pénétrer dans son cœur, jusqu'alors si triste.

Il ne daigna même pas prêter l'oreille au bruit de la joie des assiégés, bien que le camp espagnol tout entier s'en préoccupât comme d'un sinistre augure.

IX

Valerio Trujano.

L'ancien muletier qu'on a vu ne pas vouloir s'exposer aux chances de la guerre avant d'avoir religieusement payé ses dettes, aujourd'hui le colonel don Valerio Trujano n'était qu'un *guerillero*,

comme il y en avait tant alors. Le renom dont il jouissait néanmoins dans les limites étroites de sa sphère était un sujet continuel d'inquiétudes pour les chefs royalistes de la ville de Oajaca. Ils pensèrent que le moment était venu d'écraser ce redoutable ennemi qui se trouvait privé de l'appui de deux de ses compagnons, don Miguel et don Nicolas Bravo, *guerilleros* comme lui, que Morelos venait de rappeler à Cuautla.

Telle était l'importance qu'on attachait à la défaite du religieux insurgé, que le gouvernement fit marcher contre lui presque toutes les forces de la province. Trujano se trouvait alors dans le bourg de Huajapam, où nous l'avons déjà vu, et

c'est là qu'il eut l'occasion de s'immortaliser par la belle défense qu'il fit de cette petite ville ouverte de tous côtés; heureusement pour lui, Huajapam était abondamment pourvu de vivres.

La résistance ne devenait possible qu'en changeant les règles ordinaires, c'est ce que fit Trujano.

Il commença par faire emmagasiner tous les vivres dont il se réserva chaque matin la distribution exclusive à chaque soldat et à chaque famille; puis il établit une sévère discipline monastique que, depuis le premier jusqu'au dernier jour, au milieu des péripéties sanglantes d'un siége de cent quatorze jours, la force de sa volonté, son ascendant irrésistible sur

le soldat comme sur le bourgeois, sut maintenir exempte de la plus légère infraction.

Le temps avait été distribué comme dans un couvent, et les oraisons absorbaient la plus grande partie de celui que laissaient libre les devoirs militaires et les attaques des assiégeants. Ces oraisons se faisaient en commun, et, dans cette bourgade privée de toute communication au dehors, au milieu d'une population ignorante des joies de la vie, toujours en face de la mort, elles s'accomplissaient avec cette ferveur du matelot qui implore la miséricorde de Dieu, son seul refuge contre les fureurs de la tempête.

Grâce à ces dispositions étranges, mais

sages, le découragement n'avait pas de prise sur des âmes continuellement occupées. Quand les vivres devinrent plus rares, aucun regard scrutateur ne pouvait sonder le vide des magasins, aucune bouche indiscrète ne pouvait annoncer une prochaine disette, et il était évident que l'entreprise des Espagnols sur Huajapam ne pouvait avoir que deux issues : écraser jusqu'au dernier des assiégés, ou abandonner le siége.

Depuis cent jours et plus, cet état de choses existait, et, pendant ce long espace de temps, une seule tentative de secours avait été faite par le colonel Sanchez et le padre Tapia; elle avait échoué, mais la constance de Trujano n'était pas à bout.

Le découragement était seulement du côté des Espagnols.

Parmi les assiégés, tout pliait sous l'ascendant sans bornes de cet homme vraiment extraordinaire, chez qui étaient réunies les plus brillantes qualités, même celle qui sont le plus faites pour s'exclure mutuellement.

Jamais la fougue de son esprit ne diminua la prudence de ses plans, et jamais elle ne chercha à devancer l'époque de leur maturité. Brave jusqu'à la témérité, il n'en était pas moins exact à calculer minutieusement toutes les chances du combat. Sa physionomie ouverte et prévenante commandait la franchise et forçait chacun à lui livrer son secret, tandis

que personne ne pouvait pénétrer le sien; sa bonté, sa douceur envers ses troupes, loin de dégénérer en faiblesse, le faisaient craindre autant qu'elles le faisaient aimer; un charme indéfinissable enfin émanait de toute sa personne et excluait jusqu'à la pensée de lui désobéir.

Maintenant, si l'on réfléchit qu'en 1812 les Espagnols étaient encore maîtres de toutes les ressources de l'administration, des courriers, des voies de communication; que l'insurrection était isolée, traquée de tous côtés, on ne trouvera pas étonnant qu'à la même époque où Trujano était bloqué dans Huajapam, Morelos, assiégé à deux ou trois journées de là,

dons Cuautla, ignorât la position de l'ancien muletier.

Depuis un mois déjà Morelos, retiré à Isucar après avoir évacué Cuautla, n'était pas plus instruit qu'auparavant du sort des assiégés de Huajapam. Heureusement pour eux Trujano connaissait le lieu de la retraite de Morelos, et il avait résolu de lui expédier un courrier pour lui demander du secours.

Cernée comme l'était la place, l'entreprise était presque impraticable, et, pour en assurer le succès, Trujano faisait une neuvaine afin d'implorer la protection du ciel.

Le jour où du camp espagnol nous pénétrons dans la ville assiégée, la neuvaine

s'achevait, et c'était le soir de la surveille de la délibération du conseil de guerre dont nous venons de rendre compte.

Il était déjà nuit close. Toute la population de Huajapam se trouvait réunie pour l'heure de la prière sur une place éclairée par la lueur de torches d'*Ocote*, quoique la lune brillât au haut du ciel.

Une église, dont les bombes avaient éventré le dôme et des maisons en ruines, entouraient la place.

Le temple des assiégés était la place elle-même, la voûte étoilée du ciel lui servait de dais. Partout, à la rouge clarté des torches, on distinguait les assistants silencieux et recueillis : les femmes, les enfants et les vieillards sur le seuil des

maisons; au milieu de la place les soldats avec leurs uniformes ou leurs vêtements en lambeaux et leurs armes à leur côté; plus loin des blessés, aux linges ensanglantés, se traînaient pour prendre part à la prière commune.

A l'aspect d'un homme qui, le front calme, l'air inspiré, s'avançait au milieu de la place comme jadis les juges d'Israël, toutes les têtes se découvrirent et s'inclinèrent.

Cet homme était le colonel Trujano.

Il fit signe qu'il allait parler, et le silence devint plus profond encore.

— Enfants, commença-t-il d'une voix sonore, l'Écriture a dit : « Ceux qui gardent la ville veilleront en vain si le Sei-

gneur ne veille avec eux; » supplions donc le Dieu des armées de veiller avec nous.

Tous s'agenouillèrent, et, dans l'espace resté vide autour de lui, Trujano s'agenouilla aussi.

— C'est ce soir, reprit-il, que s'achève la neuvaine commencée pour l'heureux retour de notre messager, prions aussi pour lui et chantons les louanges de Dieu qui, jusqu'ici, a préservé ses enfants qui ont eu confiance en lui.

Alors il entonna le verset du psaume qui dit ;

« Sa vérité vous servira de bouclier,
» vous ne craindrez ni les terreurs de la
» nuit, ni la flèche qui vole durant le

» jour, ni la contagion qui se glisse dans
» les ténèbres, ni les attaques du démon
» de midi. »

Après chacun des versets du psaume, les assistants répétaient :

— Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, prenez-nous en miséricorde.

Les sentinelles espagnoles, veillant autour de la tranchée ouverte par les assiégeants, prêtaient mélancoliquement l'oreille à ces pieux cantiques, qui seuls troublaient le profond silence des ténèbres.

En face du factionnaire le plus rapproché de la ville, quelques cadavres mexicains, que leurs frères n'avaient pu emporter, gisaient à peu de distance.

La nuit ajoutait encore à l'horreur de ce lugubre spectacle.

Tous avaient été plus ou moins mutilés, nous l'avons dit, par des ennemis qui se vengeaient souvent sur les morts de leur impuissance contre les vivants.

Le soldat allait et venait dans un espace restreint, tournant alternativement le dos aux corps étendus sous ses yeux, et les comptant comme un homme désœuvré, tout en conservant entre eux et lui un espace raisonnable.

Puis, cherchant à se procurer une distraction un peu moins triste, la sentinelle essaya de distinguer les paroles qu'on chantait non loin d'elle.

La voix lointaine disait :

« Il en tombera mille à votre droite et
» dix mille à votre gauche, mais le mal
» n'approchera point de vous. »

— Ah! diable serait-ce du latin? se dit la sentinelle. Ce doit être quelque prière pour les morts.

Tout à coup il lui sembla qu'en parlant de morts le nombre s'en était augmenté sous ses yeux.

— Je me serais trompé, continua l'Espagnol dans son monologue.

Il compta de nouveau ses cadavres; cette fois il se rappela bien qu'il y en avait dix.

Puis il continua à écouter le cantique et ce verset :

« Vous marcherez sur l'aspic et le ba-
» silic, et vous foulerez aux pieds le lion
» et le dragon. »

— Ah! ils parlent de dragon, des dragons de la reine, peut-être.

L'espagnol s'interrompit. Il crut s'apercevoir que, bien que dans ses promenades il mesurât très exactement ses pas à la distance couvenable qu'il voulait maintenir entre lui et les cadavres, cette distance s'amoindrissait à chaque tour.

Il se mit alors à compter ses pas, et, quoiqu'il en fit exactement le même nombre à chaque allée et venue, il se trouvait toujours plus près de l'un des cadavres qu'il ne croyait l'être. Il fallait que le cadavre eût marché ou que la senti-

nelle se trompât. Le dernier cas était le plus probable. Cependant l'Espagnol s'approcha du mort pour l'examiner. Il était étendu sur le côté et une plaie sanglante marquait seule la place qu'avait occupée son oreille. Cet examen rassura le soldat devenu tout à fait certain que, puisque le mort (c'était un Indien) n'avait pu s'avancer tout seul, il devait s'être trompé lui-même. Il avait bien eu la tentation de lui passer sa baïonnette à travers le corps; mais un cadavre acquiert dans l'ombre de la nuit une certaine solennité imposante qui repousse la profanation, et la sentinelle reprit sa promenade dans le même sens qu'auparavant, sans avoir cédé à sa tentation.

Si des cadavres pouvaient aller, pensa l'Espagnol, je dirais presque que ceux-ci ont des allures suspectes, j'en avais compté neuf, j'en trouve dix, et on penserait, le diable n'emporte ! que ce gaillard-là, le factionnaire faisait allusion au mort suspect, a envie de causer avec moi pour se distraire. Corbleu ! les chansons de ces vivants là-bas ne sont pas gaies, mais je les préfère encore au silence de ces carcasses.

Écoutons.

Le cantique continuait :

« Élevez vos mains pendant la nuit
» vers le sanctuaire et bénissez le Sei-
» gneur. Sa vérité sera votre bouclier,
» vous ne craindrez pas les terreurs de
» la nuit. »

Quoique ces psaumes parussent au factionnaire plus joyeux que les chansons à boire, comparativement au silence des morts, ces chants mélancoliques des assiégés, cette compagnie de cadavres étranges lui rendaient le temps bien long, et il tourna le visage vers le camp où il regrettait sa tente ; puis il reprit sa promenade.

Cette fois il faisait si exactement le même nombre de pas, que la distance entre l'Indien et lui se conserva constamment la même jusqu'au moment où il s'aperçut que le cadavre un instant suspect avait disparu.

Le premier moment de terreur passé, la sentinelle espagnole comprit qu'il avait

été dupe d'une ruse indienne, et, pour ne pas se laisser accuser de négligence, il s'abstint prudemment de donner l'alarme et laissa l'Indien bien vivant courir à son but.

Pour expliquer la méprise du soldat entretenue par l'absence des oreilles du cadavre vivant, il est nécessaire de dire qu'avant de venir mettre le siége devant Huajapam, le commandant Regules s'était donné la triste satisfaction d'*essoriller* près de Yanguitlan une vingtaine de pauvres Indiens fait prisonniers. Nous rappelons à dessein ce vieux mot pour flétrir l'usage tombé en désuétude comme lui, de couper les oreilles aux prisonniers. Ceux d'entre eux à qui on ne les

avait pas tranchées de trop près, car plusieurs étaient morts d'une hémorragie, s'étaient réfugiés à Huajapam. L'Indien était un de ces derniers, et il ne lui avait coûté, pour donner à la cicatrice l'aspect d'une blessure fraîche, que la peine de la teindre du sang de l'un des cadavres voisins.

C'était à cet exploit du commandant Regules qu'avait fait allusion son collègue Caldelas dans la séance du conseil de guerre que nous avons rapportée.

— *Mil rayos!* s'écria le soldat espagnol dans un accès de rage, dans le cas où ces chiens-là ne soient pas plus morts que celui court si bien, ils ne courront plus.

En disant ces mots, la fureur l'emportant sur l'espèce de terreur religieuse à laquelle l'Indien avait dû la vie, le factionnaire ne laissa pas un cadavre sans le percer de deux ou trois coups de baïonnette.

Aucun de ces corps insensibles ne fit un mouvement, et les seuls bruits qui troublèrent la tranquillité de la nuit ne furent plus que des soupirs de fureur du soldat et la voix lointaine qui chantait les psaumes aux assiégés.

— Oui, oui, chantez maintenant coquins, dit l'Espagnol, vous avez raison, ne fût-ce que pour vous moquer de ceux qui font si bonne garde autour de vous.

Pendant ce temps, l'Indien se faisait reconnaître aux sentinelles de Trujano.

Au moment où il arrivait sur la place, la population et la garnison, agenouillées à la clarté des torches, continuaient leurs ferventes oraisons. Le religieux colonel, comme s'il eut pensé que le Dieu qu'il invoquait voulait lui donner une marque éclatante de sa protection, chantait le verset :

« Je le délivrerai parce qu'il a mis en moi toute sa confiance ;

» Je le protégerai parce qu'il a invoqué mon nom. »

Quand la dernière prière de cette neuvaine si efficace fut terminée, l'Indien rendit compte de son message.

Il avait vu Morelos et il apportait la promesse du général de se mettre à l'instant en marche pour venir au secours des assiégés.

Alors Trujano, levant les yeux au ciel, s'écria :

— Bénissez maintenant le seigneur, ô vous tous qui êtes ses serviteurs !

Puis, après la distribution du souper, faite par le colonel lui-même, les torches s'éteignirent et les assiégés se livrèrent au sommeil, pleins de confiance dans celui qui ne dort jamais et dont la protection leur servait de bouclier.

Le lendemain soir, à la même heure, pendant que les assiégés étaient réunis sur la place pour la prière en commun,

qui terminait invariablement chaque journée, d'autres scènes se passaient à quelques lieues du camp des assiégeants.

Fidèle à sa promesse, Morelos s'était mis en marche pour Huajapam; il n'avait pu disposer que de mille hommes de troupes régulière, pour ne pas dégarnir la ville de Chilapa, qu'il venait de prendre; mais, pour faire nombre, il y avait joint un millier d'Indiens, armés de flèches et de frondes.

A quelque distance, derrière le général en chef, le mariscal Galeana et le capitaine Lantejas chevauchaient de compagnie.

Le front de l'ex-étudiant était soucieux.

— Le général a raison de vous refuser votre congé, disait Galeana; un officier instruit et brave comme vous l'êtes est toujours pré cieux; et quand au mécontentement que lui cause votre insistance et qu'il vous a un peu brusquement témoigné, ne vous en affligez pas trop, mon cher Lantejas, comptez sur moi; je serai bien malheureux si je ne vous fournis pas l'occasion de quelque bon coup de lance pour vous réhabiliter dans son opinion. Pourvu que vous tuiez de votre main trois ou quatre Espagnols ou un seul officier supérieur...

— J'aime mieux un officier supérieur; j'y penserai, répondit le capitaine avec distraction.

Il y pensait si bien, que cette obligation de se distinguer avec préméditation, lui, qui jusqu'alórs n'avait été qu'un héros de hasard, amassait ces nuages sur son front.

Pendant que la troupe insurgée faisait halte pour ce jour-là, on s'occupa des moyens de porter un coup décisif aux assiégeants, et, pour y parvenir, il fut résolu qu'on les prendrait entre deux feux, c'est-à-dire qu'on les attaquerait en même temps que les assiégés feraient une sortie contre eux.

Le plus difficile était de leur faire connaître cette résolution, tant l'armée espagnole faisait bonne garde autour de la place.

Les Indiens étaient sous les ordres du capitaine Lantejas, et, quand il s'agit d'envoyer un exprès à Trujano, l'un d'eux assura qu'il connaissait derrière le village un passage secret, par lequel il se chargeait de parvenir jusqu'à lui. Don Cornelio en fit donner avis à Morelos, qui, en réponse, lui envoya l'ordre d'accompagner l'Indien avec quelques hommes de son choix. Cette commission était aussi dangereuse qu'honorable, et Lantejas aurait bien décliné l'honneur qui lui en revenait, s'il avait été libre de la refuser; mais, comme à tout prendre, elle pouvait lui éviter le plus dangereux honneur encore de tuer trois ou quatre Espagnols, ou tout au moins un officier supé-

rieur, et qu'il n'était pas libre de se soustraire à un ordre du général en chef, il accepta.

Il choisit pour compagnons d'aventures Clara et Costal, outre une douzaine de soldats sur lesquels il pouvait compter, et, la nuit venue, on se mit en route.

Au bout de deux heures environ, le détachement aperçut les feux des bivouacs espagnols, puis, bientôt après, les maisons silencieuses de Huajapam où les assiégés calculaient les heures et les minutes, en attendant le secours promis.

De l'emplacement où le guide indien fit faire halte aux hommes du capitaine, c'était derrière les murs de clôture d'un

champ, un chemin creux conduisait jusqu'à l'endroit où la sentinelle espagnole allait et venait avec une certaine inquiétude, comme si elle eût senti les dangers de son poste.

C'était le même que celui qu'occupait la veille le factionnaire qui s'était embrouillé dans le compte de ses cadavres, et c'était encore par ce chemin creux que le premier Indien était venu en augmenter le nombre.

Plusieurs causes semblaient se réunir pour donner à la sentinelle ces allures inquiètes qui menaçaient de tout gâter : à la fraîcheur désagréable de la nuit se joignait l'odeur infecte des cadavres, qui blessait horriblement son odorat; puis,

l'aspect de ces mornes compagnons de de faction n'était pas moins lugubre pour lui que pour son prédécesseur de la veille, et l'image de la mort, constamment sous ses yeux, ne laissait pas que de lui inspirer une certaine terreur secrète.

La sentinelle allait et venait avec une rapidité de marche indispensable pour chasser le double frisson qui l'agitait. D'ailleurs, soit qu'on eût vent de la résurrection de la veille, soit pour tout autre motif, la surveillance était devenue plus active, et les sentinelles avaient été plus rapprochées entre elles et devaient s'observer réciproquement.

Les seuls moments où le factionnaire

s'arrêtait ne duraient que le temps nécessaire pour répéter le cri :

— *Alerta ! centinela !*

— J'en suis fâché pour lui, dit Costal ; mais il faut l'envoyer monter la garde chez le Père éternel.

— Chut ! païen ! s'écria don Cornelio scandalisé.

Le mur de clôture qui servait de halte au capitaine, quoique presque entièrement abattu, présentait encore derrière ses décombres entassés, un abri passable contre la curiosité de la sentinelle ; puis il y avait dans la campagne, en grand nombre, de hauts aloès et des absinthes touffues.

— Expédions d'abord la sentinelle, dit

Costal ; cela fait, vous vous disséminerez derrière ces buissons et vous me laisserez faire.

Le Zapotèque emprunta la fronde de l'un des Indiens, dans laquelle il mit un caillou de choix, et ordonna à deux autres Indiens d'encocher leurs flèches, et tous trois se tinrent prêts.

— Vous allez frapper deux cailloux l'un contre l'autre et à deux reprises, dit Costal au capitaine ; vous autres, vous lâcherez votre flèche à la seconde.

C'était une des rares occasions où l'arc et la fronde sont supérieurs à la carabine.

Lantejas frappa ses deux cailloux avec bruit.

Ce bruit sec arriva aux oreilles de l'Espagnol. Il s'arrêta, prêta l'oreille et fit résonner son fusil dans sa main.

Le capitaine frappa pour la seconde ois. La pierre et les flèches sifflèrent dans l'air ; et, atteint d'un triple coup, le factionnaire tomba sans jeter un soupir.

— Allons ! dispersez-vous, dit vivement Costal ; le reste me regarde.

Le capitaine et les deux Indiens se glissèrent de leur mieux derrière les absinthes et les aloès ; puis, tout à coup, don Cornelio tressaillit d'effroi.

La sentinelle qu'il avait vu tomber se promenait comme auparavant ; c'était sa même allure, et Lantejas ne nota aucune

différence dans la voix qui cria d'un ton formidable :

— *Alerta! centinela!*

— Où diable est Costal? se dit don Cornelio en cherchant vainement le Zapotèque.

Pendant ce temps, les deux autres Indiens, blottis d'abord à quelque distance du capitaine, s'avançaient vers la ville, sans paraître prendre beaucoup de souci de la sentinelle.

Ce fut un trait de lumière pour le naïf don Cornelio.

— Ce factionnaire, c'est Costal, parbleu! se dit-il.

En effet, le mort avait été remplacé par le vivant, et de cette façon, le faction-

naire étant toujours au même poste et répétant les mêmes cris que lui, les autres sentinelles ne pouvaient avoir aucun soupçon de ce qui venait de se passer.

Don Cornelio s'élança le plus rapidement qu'il put vers la ville assiégée.

Déjà les deux autres Indiens avaient disparu, et quand Costal vit que le capitaine allait bientôt en faire autant, il s'empressa de jeter loin de lui le shako et le fusil du factionnaire.

— Plus vite! plus vite! s'écria Costal, les drôles vont donner l'alerte en ne voyant plus leur camarade.

En disant ces mots, il rejoignit le capitaine qu'il prit par la main et l'entraîna

si rapidement que don Cornelio en perdait haleine.

Il ne tardèrent pas l'un et l'autre à gagner la place, où les sentinelles mexicaines, prévenues d'avance par les deux Indiens arrivés sains et saufs, les laissèrent entrer sans difficulté.

— Entendez-vous, dit Costal, les drôles là-bas se sont aperçus de l'accident arrivé à leur camarade et ils donnent l'alarme; mais il n'est plus temps.

Des cris et des coups de fusil retentissaient en effet dans la direction du camp royaliste.

Trujano, le flanc ceint de son épée, inspectait la place de Huajapam, devenue déserte, avant de se retirer à son tour,

quand le capitaine et Costal arrivèrent.

Pendant que don Cornelio lui rendait compte de sa mission, le colonel l'examinait attentivement ainsi que l'Indien. Un vague ressouvenir lui rappelait ces deux figures un instant entrevues, et, quand le capitaine eut achevé :

— Je cherche dans quel songe j'ai déjà vu vos traits, dit Trujano. Ah! n'êtes-vous pas ce jeune étudiant si croyant au mandement de l'évêque de Oajaca et qui anathématisait à las Palmas l'insurrection comme un péché mortel?

— Précisément, répondit Lantejas en soupirant.

— Et vous, continua Trujano, n'êtes-vous pas le *tigrero* de don Mariano Silva?

— Le descendant des caciques de Téhuantepec, répondit fièrement Costal.

— Dieu est grand et ses voies sont impénétrables! s'écria le colonel de l'air inspiré d'un prophète de Juda.

Et il emmena le capitaine avec lui.

Après s'être acquitté de son message et avoir écouté avec admiration, lui qui avait assisté au siége de Cuautla, le récit de celui de Huajapam, il ne restait plus au capitaine qu'à aller se reposer pendant le peu d'heures qui devaient s'écouler avant la bataille décisive du lendemain. Il se jeta, enveloppé de son manteau, sur un banc, où il ne put trouver le sommeil qu'en se promettant bien de ne faire de prouesses que celles qu'il

serait rigoureusement forcé d'accomplir à son corps défendant.

Ce ne fut qu'au jour, après la messe qu'il fit célébrer, que Trujano apprit aux assiégés que le lendemain au lever du soleil ils devaient faire une sortie pour attaquer les Espagnols d'un côté, tandis que Morelos les combattrait de l'autre.

Puis, après avoir chanté le *Te Deum* avec sa religieuse ferveur, le colonel permit à la garnison de se réjouir au son des trompettes, au bruit des fusées, de cette marque signalée de la protection divine, et le tumulte des réjouissances venait d'arriver jusqu'au camp des royalistes.

X

Entre deux feux.

Quelques heures après l'heureuse arrivée de Cornelio Lantejas dans Huajapam, pendant que les ténèbres couvraient encore la ville et le camp royaliste, le grincement des crécelles qui avaient

remplacé les cloches converties en canons appelait la garnison et les habitants à matines.

Selon la règle claustrale imposée aux assiégés par Trujano, ils étaient ainsi convoqués chaque jour à la prière du matin; cette fois, cependant, cette réunion nocturne avait aussi pour but de les disposer à la journée solennelle qui allait décider du dénoûment d'un long et cruel siége.

Au même instant, le camp espagnol s'éveillait au bruit de la diane et derrière la chaîne de collines qui terminait la plaine, Morelos mettait déjà son armée en mouvement.

Peu à peu la place de Huajapam se

remplit de bourgeois et de soldats silencieux, tous armés pour la lutte et venant demander à la prière la force et l'énergie dont ils avaient besoin. Les cavaliers tiraient par la bride leurs chevaux sellés et se rangeaient comme des ombres dans l'ordre qu'ils avaient coutume de prendre.

Trujano apparut à son tour, grave et souriant à la fois avec la confiance dans le cœur comme sur les lèvres. Le religieux insurgé était armé, selon son habitude, de la longue épée à deux tranchants si souvent éprouvée dans sa main.

A ses côtés marchait le capitaine don Cornelio Lantejas comme aide de camp momentané du colonel, et, derrière eux, un soldat tenait en main deux chevaux

prêts à être montés, l'un par Trujano, l'autre par le capitaine.

Sur le dos du cheval destiné à l'ex-étudiant en théologie se balançait une longue lance attachée à l'étrier et au pommeau de la selle.

Don Cornelio aurait été bien embarrassé de dire pourquoi il s'armait de cette façon. Le cheval qu'on lui avait prêté se trouvait harnaché de la sorte, et il prenait passivement la lance comme il se laissait conduire au combat, parce qu'il ne pouvait faire autrement.

La prière toutefois n'allait pas se prolonger longtemps, car le ciel commençait à s'entr'ouvrir du côté de l'orient et l'aube du jour ne devait pas tarder à ré-

pandre ses premiers rayons de lumière.

Le colonel Trujano était profondément versé dans la connaissance des saintes Écritures et les livres d'église, qui ne lui étaient pas moins familiers, s'étaient pour ainsi dire gravés dans sa mémoire. Il n'eût qu'à la consulter, et, d'une voix dont les moindres intonations arrivaient à la fois au cœur et à l'oreille des assistants les plus éloignés, il récita le verset suivant, que la circonstance rendait encore plus solennel :

« Le peuple qui marchait dans les
» ténèbres a vu une grande lumière. Le
» jour s'est levé sur ceux qui habitent
» dans la région de l'ombre de la mort.

Seigneur, vous avez béni votre terre;

» vous avez délivré Jacob de captivité.

» Gloire au Très-Haut! »

Et mille bouches répétèrent : Gloire au Très-Haut!

Peu à peu les ombres transparentes du crépuscule disparaissaient, et, au-dessus de ces têtes pieusement courbées, quelques nuages épars, légèrement teints de pourpre, annonçaient déjà le lever du soleil.

Ce n'était qu'après le repas de midi que devait être livré le dernier assaut, d'après la décision prise la veille par le conseil de guerre. On ne se préparait donc pas encore dans le camp royaliste, et la double attaque de Morelos et de Trujano risquait d'y éclater comme un coup de foudre.

Le camp était divisé en trois parties bien distinctes, disons même en trois camps. Le premier, celui du commandant Regules, était le plus rapproché de la ville assiégée; le deuxième, sous les ordres immédiats de Bonavia, occupait le centre, et le troisième enfin, commandé par Caldelas, se trouvait situé à l'arrière-garde.

D'après ces dispositions, Trujano, en exécutant sa sortie, devait diriger ses efforts contre Regules, et Morelos devait attaquer l'arrière-garde commandée par Caldelas. Bonavia, qui se trouvait au centre, aurait à se porter au secours de celui de ses deux collègues qui en aurait le plus besoin.

Don Rafaël avait sa tente dans le camp de Caldelas; il avait peu dormi cette nuit-là.

En vain, par un temps d'orage, le manteau d'épaisses vapeurs qui couvre le ciel laisse voir, en s'entr'ouvrant un moment, quelque pan presque imperceptible d'azur, bientôt les nuages se referment et l'azur disparaît.

Il en était de même du faible rayon d'espoir qui avait un instant brillé aux yeux du colonel; sa sombre mélancolie avait reprit le dessus, et le rayon d'espoir s'était évanoui.

L'homme qui aime à la passion, comme celui qui n'aime que médiocrement, sont l'un et l'autre également inhabiles à ap-

précier les preuves de l'amour qu'ils inspirent. La passion égare le jugement et trouble la vue de l'un ; l'indifférence rend l'autre inattentif et distrait, tout passe inaperçu devant ses yeux. Don Rafaël était dans le premier cas, et, quelque éprise que se fût montrée Gertrudis, il ne se disait pas qu'elle ne l'aimait plus, mais qu'elle ne l'avait jamais aimé. Lui qui avait presque sacrifié son amour à sa fierté ne pensait pas que l'orgueil de la femme a aussi ses jours de révolte contre son cœur.

De là naissait le profond découragement qui s'était emparé de lui et avait éteint ses espérances un instant ravivées.

Las de se retourner sans sommeil sur

la couche dure du soldat en campagne, il avait fait seller son cheval aux premiers sons de la diane, et il avait été chercher dans la promenade quelque distraction à sa noire mélancolie.

L'aspect de la plaine ravagée, où tout espoir de moisson était désormais perdus lui rappelait ses douces illusions détruite à leur naissance, comme le bouton d'une fleur qu'on enlève de sa tige avant qu'il soit épanoui. Sans s'en apercevoir, il était à plus d'une lieue du camp lorsqu'il entendit, au milieu du profond silence qui régnait autour de lui, le bruit, vague d'abord, puis ensuite plus distinct, d'une colonne d'armée en marche.

Cette réalité le ramenait du pays des

chimères à la vie d'aventures des guerres civiles, et, faisant trève tout à coup aux pensées qui l'avaient absorbé, il écouta plus attentivement.

Depuis près de deux ans que le colonel était entré en campagne, il savait se rendre compte de tous les bruits qui signalent ou accompagnent la marches d'une troupe armée. Les pas cadencés, le roulement lointain de l'artillerie et des caissons, devinrent aussi distincts pour lui que s'il avait aperçu la troupe elle-même.

C'était sans nul doute une division qui s'avançait au secours des assiégés : les coups de fusil d'alerte de la nuit précédente, la sentinelle égorgée, les hourras

des assiégés au matin, ne laissaient aucune incertitude à cet égard ; ils avaient appris l'arrivée prochaine du corps d'armée dont on entendait la marche.

Sûr de son fait, et ne voulant pas perdre une minute à écouter plus longtemps, don Rafaël mit son cheval au galop et regagna le camp de Caldelas, où il donna l'alarme.

Le premier moment de confuson passé, les royalistes attendirent l'attaque en s'y préparant avec le sangfroid de la discipline. Tout le monde était à son poste.

Le soleil lançait ses premiers rayons. Bientôt, de part et d'autre, les sentinelles avancées se replièrent sur leurs camps respectifs. Alors, vers la ville, on enten-

dit retentir le psaume *Venite exultemus Domino;* des cris de : *Viva* Morelos ! éclatèrent dans la direction opposée; puis la voix du mariscal, dans un moment où le chant religieux mourait lentement, et où les vivats se taisaient, jeta le cri de guerre bien connu : *Aqui esta Galeana !* et une double fusillade entama un formidable dialogue des deux côtés du camp royaliste.

Trujano et Morelos se répondaient, l'un sur le front, l'autre à l'arrière de l'armée espagnole; les assiégeants se trouvaient assiégés à leur tour.

Pendant ce temps, Morelos, ayant donné ses ordres à Galeana, chargé de diriger l'attaque, se posta sur une hau-

teur voisine, et, sa lorgnette à la main, il examina le théâtre du combat.

Après avoir froidement combiné son plan d'attaque, Trujano, avec l'impétuosité qui lui était naturelle, s'élança contre le camp de Regules, tandis que le mariscal en faisait autant contre celui de Caldelas.

De part et d'autre, la fusillade avait cessé; assiégeants et assiégés en étaient venus aux mains à l'arme blanche.

Bien qu'inférieurs en nombre à leurs ennemis, les soldats de Trujano avaient si brusquement attaqué ceux de Regules, que ces derniers n'avaient pu soutenir le premier choc en bon ordre et que la confusion s'était mise parmi eux.

Ils tenaient bon encore néanmoins, tout en reculant, et, comme le camp où Caldelas se défendait tenait mieux encore, Trujano restait en échec avec sa poignée d'hommes.

Bonavia et Caldelas, pendant ce temps, réunissaient leurs efforts pour résister à l'attaque de Galeana, qui, malgré son impétueuse valeur, ne pouvait passer outre pour joindre Trujano ou prendre en flanc le camp espagnol, protégé des deux côtés par des terrains élevés impraticables à la cavalerie.

Il est certains hommes auprès desquels il est impossible de ne pas se sentir brave ou, du moins, de n'en avoir pas l'air, lorsqu'on est forcé de combattre à leur

côté. Trujano était du nombre de ceux dont l'ardent courage est contagieux, et, près de lui, le capitaine Lantejas soutenait sa réputation de bravoure.

Cependant, le combat durait depuis longtemps déjà sans que la victoire, disputée avec acharnement, parût se décider pour ou contre les Espagnols, lorsque Trujano, s'adressant à don Cornelio, tout en essuyant la sueur qui ruisselait de son front :

— Nous ne viendrons jamais à bout d'enfoncer cette ligne avec si peu de monde, dit-il ; mettez votre cheval au galop, capitaine, et allez dire au général que le succès de la journée ne dépend que de deux ou trois bataillons de renfort dont

j'ai besoin. Courez vite et je tâcherai, pendant ce temps, de soutenir le courage et surtout la force de ma brave garnison.

Don Cornelio n'avait qu'à faire un détour le long des terrains élevés qui protégeaient le camp pour arriver jusqu'au général en chef et remplir sa commission.

L'aide-de-camp partit au galop, sa lance à la main.

Au même instant, par un côté opposé, un officier, sur l'ordre de Regules, allait remplir une mission semblable auprès du général en chef. Seulement, il arriva plus promptement que don Cornelio.

Bonavia s'empressa, malgré les observations de Caldelas, d'envoyer au com-

mandant Regules le renfort qu'il demandait.

— Cet homme sera cause de notre perte, dit Caldelas, à don Rafaël, qui, monté sur son bon cheval *el Roncador*, faisait de prodigieux efforts pour arriver jusqu'au mariscal, dont le cri de guerre, souvent jeté comme un défi, commençait à porter le trouble dans l'esprit des soldats espagnols ; mais, vive Dieu ! continua Caldelas, s'il arrive malheur par sa faute je lui brûlerai la cervelle et je ferai sauter la mienne après.

Comme le commandant achevait ces mots, un mouvement violent s'opérait devant lui, et les soldats commençaient à

céder le terrain devant les attaques redoublées de Galeana.

Ce que Caldelas avait prévu était sur le point de se réaliser ; pour secourir Regules, le général espagnol avait affaibli son front de bataille ; le désordre se mit aussitôt dans les rangs ; la troupe se laissa entamer, puis bientôt se débanda.

Aveuglé par son animosité, Caldelas tourna bride, laissant à don Rafaël le soin de rallier les soldats dispersés, et s'élança du côté de Regules.

Pendant ce temps, l'aide-de-camp de Trujano, ou, pour mieux dire, le capitaine don Cornelio, peu désireux de se trouver parmi les combattants, avait tourné un vaste champ de maïs croissant sur un

plateau plus élevé que le terrain du reste de la plaine. De temps à autre, il avait essayé de juger du chemin qu'il faisait par là ; mais les tiges de maïs qui le cachaient l'empêchaient aussi de voir s'il était encore loin du corps de troupe de Galeana.

Quand il crut cependant qu'il devait être en ligne parallèle avec le mariscal, don Cornelio n'hésita pas à s'engager au galop dans un sentier creux qui coupait le plateau.

Du côté des combattants, ce sentier était fermé par des buissons et quelques arbustes qui masquaient la vue. Don Cornelio n'eût pas plutôt dépassé cette barrière, qu'à son grand effroi il se trouva au milieu des troupes espagnoles formant

un demi-cercle d'épées, de fusils et de lances.

Au moment où, justement effrayé de son excès d'audace involontaire, le capitaine Lantejas allait s'élancer, en tournant bride, vers le sentier d'où il sortait, un cavalier espagnol, à la contenance furieuse, brandissant un pistolet à la main avec d'effroyables jurons, se trouvait face à face avec lui.

Les yeux du cavalier lançaient des éclairs de rage en se promenant avidement sur les combattants, et, bien qu'il ne parut même pas soupçonner la présence de don Cornelio, celui-ci ne douta pas que ce terrible officier ne le cherchât exprès pour le tuer, ou que tout au moins

il ne voulût lui couper la retraite vers le sentier creux où il eût tant aimé à se trouver en sûreté.

L'officier, toutefois, n'y pensait guère ; mais don Cornelio, avec l'énergie du désespoir, lui porta un si vigoureux coup de lance, qu'il le jeta sans vie à bas de son cheval.

Un cri de douleur retentit aux oreilles de Lantejas, qui s'élança vers le sentier resté libre, se promettant bien, cette fois, pour ne plus tomber dans une pareille méprise, de faire le tour du plateau, dût-il arriver à une prodigieuse distance en avant du champ de bataille.

Tout à coup une voix formidable gronda derrière l'ex-étudiant, et les hennisse-

ments rauques d'un cheval, qui lui semblaient comme les rugissements d'un jaguar, vinrent le glacer de terreur.

Pour fuir plus à l'aise, don Cornelio jeta sa lance loin de lui ; mais les étranges ronflements du cheval, qui martelait le sol de ses quatre pieds dans sa course à outrance, se rapprochaient avec une effrayante rapidité.

— C'est le cheval de l'Apocalypse, bien sûr! se disait Lantejas éperdu.

Et le capitaine ne fuyait que plus vite.

Entouré de quelques officiers d'ordonnance, allant et venant autour de lui, Morelos, sa lorgnette à la main, continuait à examiner avec une profonde attention

tous les incidents de l'action qui se passait dans la plaine.

Il avait vu le capitaine Lantejas tourner à cheval le plateau couvert de maïs.

— Eh ! dit-il à l'un de ses officiers, si je ne me trompe, c'est bien le capitaine Lantejas qui galope là-bas ?... Que va-t-il faire ? Quelqu'un de ces coups décisifs, imprévus, où il excelle,comme au siége de Cuautla, où, en poussant son cheval entre moi et ce géant espagnol, qui allait me fendre le crâne de sa rapière, il reçut le coup et me sauva. Heureusement que la lame tourna dans la main du soldat, et que le capitaine, frappé du plat de la lame, en fut quitte pour vider les arçons.

— Seigneur général, il y a des malin-

tentionnés qui n'ont pas manqué de prétendre... que... que...

L'officier d'ordonnance s'arrêta sans oser achever.

— Qu'a-t-on prétendu ?

— Que son cheval l'avait emporté, Excellence.

— Ce sont d'odieux propos ! répondit Morelos d'un ton sévère. Du reste, l'envie n'est que la consécration du mérite.

En ce moment, don Cornelio, engagé dans le chemin creux, venait de disparaître aux yeux de Morelos, dont la vue fut frappée de l'officier espagnol, qui par sa fureur allait si fort effrayer le capitaine Lantejas.

— Eh quoi ! s'écria-t-il tout à coup en

reconnaissant l'officier, c'est le brave Caldelas qui semble ainsi frappé de vertige?

C'était Caldelas, en effet, cherchant Regules pour accomplir la menace qu'il avait proférée contre lui.

— Tenez! que disais-je de don Cornelio? s'écria Morelos avec joie. Oh! le beau coup de lance qui vient de jeter par terre le plus redoutable de tous ces ennemis là-bas. La victoire est à nous! reprit-il. Voyez! les Espagnols se débandent; ils lâchent pied, et, tout cela, parce que le plus vaillant de leurs chefs vient d'être tué. Eh bien! monsieur, ajouta le général, voici qui va fermer la bouche aux détracteurs de don Cornelio. A qui de-

vrons-nous cette victoire, si ce n'est à lui? Eh bien! vous allez le voir venir, avec sa modestie ordinaire, nous dire qu'il n'a fait que son devoir. *Viva Cristo !* s'il vient du reste chercher des éloges, il ne trouvera qu'une réprimande: don Cornelio est trop téméraire.

— Heureux ceux que réprimande ainsi Votre Seigneurie! dit l'officier.

— Allons, l'affaire est finie! poursuivit le général mexicain, le siége est levé, les ennemis sont en déroute complète. A Yanguitlan! puis, de là, nous irons prendre nos quartiers d'hiver à Oajaca.

Morelos remonta sur son cheval, piqua des deux, et les officiers le suivirent.

Tout n'était pas encore terminé cepen-

dant, et Galeana s'acharnait sur quelques débris de l'armée espagnole qui résistaient toujours.

Resté maître du champ de bataille, du côté où il avait combattu, Trujano cherchait en vain à savoir ce qu'était devenu l'officier qu'il avait expédié pour demander du renfort, et Costal s'inquiétait de ne pas voir revenir don Cornelio.

La situation du capitaine était du reste des plus critiques, à en juger par l'acharnement du cavalier qui le poursuivait; jamais il ne s'était vu exposé à un plus grand danger qu'en ce moment.

Comme il allait sortir du chemin creux, il sentit derrière lui le souffle ardent du cavalier lancé à sa poursuite, et la tête du

cheval, dont les ronflements lui paraissaient à la fois si étranges et si effrayants, se mit presque de niveau avec la tête du sien, et, tout aussitôt, une main le saisit par le collet de son habit.

Lantejas, arraché en même temps à ses arçons, fut entraîné à la renverse, et jeté sans cérémonie sur le dos, en travers de la selle de son adversaire.

Don Cornelio vit se lever, pour le frapper, un bras armé d'un poignard aigu, étincelant comme l'épée de flamme d'un archange. Il fermait les yeux, croyant toucher à son heure dernière, quand tout à coup le bras s'arrêta, et il entendit une voix s'écrier :

Toma (1) ! C'est don Cornelio Lantejas!

Le capitaine ouvrit les yeux, et il reconnut à son tour le robuste officier avec lequel il avait cheminé vers l'hacienda de las Palmas, don Rafaël Tres Villas.

Malgré le ressentiment profond du colonel contre celui dont la lance avait tué son ancien compagnon d'armes Caldelas, il y avait quelque chose de si étrangement comique dans l'expression de la figure de Lantejas, tant d'innocence dans son maintien, qu'il sentit sa fureur s'évanouir à l'instant.

Puis une pensée, rapide comme l'éclair, rappela à don Rafaël cette journée terrible et délicieuse à la fois où, en se sépa-

(1) Tiens.

rant de l'étudiant en théologie, il allait revoir Gertrudis après une longue absence, et recevoir l'aveu d'un amour, hélas! trop tôt oublié.

Toutes ces causes réunies, le souvenir de la fille de don Mariano surtout, servirent d'égide à don Cornelio.

Un sourire amer se dessina sur les lèvres de don Rafaël en pensant que si ce frêle et pâle officier venait de donner la mort au vaillant Caldelas, dont peut-être il n'eût osé soutenir le regard, c'est que l'heure de l'Espagnol était venue.

— Rendez grâces au ciel, lui dit-il, qui vous fait tomber entre les mains d'un homme que d'anciens souvenirs empêchent de venger sur vous la mort du

brave Caldelas, le plus brave des chefs espagnols!

— Ah! le brave Caldelas est mort! s'écria Lantejas, serait-il possible! Mais ce doit être vrai, puisque vous le dites, En tout cas, je lui pardonne, ajouta-t-il dans le trouble de ses sens, et à vous aussi.

— C'est généreux! reprit don Rafaël.

— Plus que vous ne pensez, répondit Lantejas un peu revenu de sa frayeur à la voix de l'ennemi qui lui pardonnait son exploit; car cet officier et vous m'avez causé une horrible peur. Mais, seigneur don Rafaël, je me trouve dans une position bien incommode pour causer...

— Vous me pardonneriez encore de

vous remettre sain et sauf sur vos pieds, reprit le colonel ; qu'il soit fait selon vos désirs.

En disant ces mots, don Rafaël laissa glisser doucement don Cornelio sur ses pieds jusqu'à terre.

— Adieu, capitaine, dit le colonel ; je vous quitte avec le regret de n'avoir pas le temps d'apprendre comment il se fait que le très pacifique étudiant, qui semblait avoir puisé l'horreur de l'insurrection dans le mandement de Monseigneur de Oajaca, soit aujourd'hui transformé en capitaine insurgé.

— J'aurais été bien aise de savoir aussi par quelles vicissitudes le capitaine des dragons de la reine, qui ne me semblait

pas voir de bon œil un mandement contre l'insurrection, se trouve aujourd'hui un des ennemis qui lui ont fait le plus de mal. S'il vous plaisait de nous asseoir ici, comme ces paladins qui interrompaient leur duel à mort pour causer sur les grandes routes, je l'aurais pour plus agréable que de retourner au combat.

Un nuage sombre couvrit les traits de don Rafaël en entendant l'allusion faite par Lantejas au changement de ses opinions. Ces deux officiers offraient un exemple frappant de l'impuissance de l'homme à maîtriser le cours de sa vie et à se préserver d'être le jouet des événements. Tous deux en effet servaient,

en dépit de leur volonté, la cause qu'ils n'avaient pas choisie.

Des cris de triomphe, qui s'élevaient de tous côtés du champ de bataille, mais sans que ni l'un ni l'autre pût deviner quel parti avait la victoire, vinrent interrompre leur entretien.

— Ah! seigneur don Rafaël! s'écria l'ex-étudiant, si nous sommes vaincus, je suis votre prisonnier.

— Si vous êtes vainqueur, je ne suis pas le vôtre, reprit le colonel avec une nuance de dédain qu'il ne put cacher.

Il rassemblait la bride de son cheval en disant ces mots, quand, aux deux extrémités du sentier, apparurent tout à

coup des groupes de cavaliers insurgés, et Costal s'écria d'une voix forte :

— Seigneur colonel ! don Cornelio est là... plein de vie !...

Au même instant, don Rafaël se trouva entouré d'ennemis.

La position du vainqueur de don Cornelio devenait aussi critique que l'était une minute auparavant celle du capitaine. Les pistolets de don Rafaël étaient déchargés ; il avait jeté, dans la chaleur de l'action, un tronçon de son épée, qui s'était brisée dans sa main, et la seule arme dont il pût disposer se réduisait au poignard un instant levé sur Lantejas.

Dans ces guerres d'extermination, on

faisait le moins de prisonniers possible, et il était rare que, par représailles des cruautés des Espagnols envers les leurs, les prisonniers royalistes fussent épargnés, même après s'être rendus.

Don Rafaël s'apprêtait donc à vendre chèrement sa vie, plutôt que de tomber entre les mains d'ennemis impitoyables, quand une voix, dont le son lui était connu, cria au capitaine don Cornelio :

— Accourez donc, capitaine! le général veut vous complimenter sur la victoire que vous venez de lui donner.

Don Rafaël reconnut à l'instant le cavalier qui s'avançait au galop en prononçant ces paroles, et nous ne devons pas cacher que, quelque brave qu'il fût, il ne

put se défendre d'éprouver un certain contentement en voyant que l'ennemi qu'il avait devant lui était le colonel Trujano, l'ancien muletier.

Trujano, de son côté, s'était aussi remis promptement l'officier royaliste.

Trop fier cependant pour invoquer le premier d'anciennes relations avec l'un des ennemis qui l'entouraient, avec l'homme dont il avait sauvé la vie en retour de l'immense service qu'il en avait reçu lui-même, don Rafaël poussa si impéteusement son cheval dans la direction de celui de Trujano, qu'il l'aurait sans doute culbuté, si une main n'en eût violemment retenu la bride. C'était la main de don Cornelio.

Au risque de se faire écraser sous les pieds des deux chevaux, qui semblaient vouloir se précipiter l'un sur l'autre, don Cornelio, encore tout ému de la générosité du colonel à son égard, s'était élancé comme médiateur entre don Rafaël et Trujano.

— Seigneur Trujano! s'écria le capitaine, je ne sais ce que vous voulez dire en me parlant d'une victoire dont le général m'est redevable; mais, si j'ai droit à quelque récompense, je n'en veux pas d'autre que la vie et la liberté de don Rafaël Tres Villas.

— Je n'implore de grâce de personne, interrompit le colonel avec fierté.

— M'accorderez-vous celle de me ten-

dre la main, du moins? reprit Trujano en présentant cordialement la sienne au colonel.

— Jamais à un vainqueur, répondit le colonel, touché néanmoins, malgré lui, des paroles de son ennemi.

— Il n'y a ici ni vainqueur ni vaincu, dit le colonel Trujano avec ce regard et ce sourire qui lui gagnaient tous les cœurs, lorsque l'austérité religieuse n'en effaçait pas l'expression de loyale douceur; il n'y a qu'un homme qui se souvient.

— Et un autre qui n'a pas oublié! s'écrir chaleureusement don Rafaël en saisissant la main toujours tendue devant lui.

Puis, rapprochant leurs chevaux, les cavaliers échangèrent une cordiale accolade.

Trujano saisit cette occasion pour dire tout bas à l'oreille de son ennemi, avec une délicatesse qui toucha plus profondément encore le colonel, dont il ménageait la fierté :

— Partez, vous êtes libre; seulement, ne faites plus raser la chevelure des femmes, quoiqu'il y en ait une dont le cœur a tressailli d'orgueil en devinant pourquoi le vainqueur d'Aguas Calientes lui envoyait ce terrible et lointain souvenir.

Et il ajouta, en se dégageant de l'étreinte tout à coup convulsive de don Ra Rafaël :

— Allez vous constituer prisonnier à l'hacienda de las Palmas, seigneur colonel ; le chemin vous est ouvert. Allez-y, croyez-moi.

Alors, comme si c'eût été trop longtemps s'occuper de pensées, mondaines, la figure de Trujano reprit son expression habituelle d'ascétique gravité, et, quand les yeux de don Rafaël l'interrogèrent ardemment sur le véritable sens de ses quatre derniers mots, le colonel insurgé s'écria :

— Laissez passer le colonel Tres Villas, messieurs, et que tout le monde oublie ce qui vient de se passer.

Il salua profondément de son épée don Rafaël, qui, encore tout troublé, ne put

que lui adresser un regard empreint d'une vive reconnaissance, Le colonel pressa la main de don Cornelio, et, s'inclinant froidement devant les autres, s'élança au galop hors du chemin creux, sans trop savoir où il allait.

Toutefois, quand il fut seul, il ralentit le pas de son cheval. Les dernières paroles de Trujano : Allez-y, croyez-moi, étaient-elles un signe de l'accueil bienveillant qui l'attendait à las Palmas? Devait-il s'y arrêter avant de rejoindre le lieutenant Veraegui à l'hacienda del Valle pour entreprendre sa dernière campagne contre Arroyo?

Cette fois encore l'amour entrait en lutte avec le devoir, Don Rafaël n'eût pas

hésité si longtemps à se rendre à l'hacienda del Valle si une fée bienfaisante eût pu lui faire connaître qu'à cette même heure, et à trente lieues de lui, avait lieu un incident de nature à concilier pour la première fois son devoir avec son amour.

Un messager, le même qui, quelques jours auparavant avait ramené le cheval de don Rafaël à l'hacienda del Valle, s'y présentait de nouveau, mais, cette fois, avec un message purement personnel pour don Rafaël Tres Villas. Ce fut le lieutenant Veraegui, Catalan assez peu cérémonieux, qui reçut le messager.

— D'où venez-vous? lui demanda-t-il?

— De Oajaca.

— Qui vous envoie?

— Don Mariano Silva.

— Que voulez-vous au colonel?

— Je ne dois le dire qu'au colonel lui-même.

— Alors, allez le chercher à Huajapam, à moins que vous ne préfériez attendre son retour ici pendant quelques jours, dit le Catalan.

— J'aime mieux l'aller chercher; le message que je porte ne souffre pas de retard.

Le messager était donc en marche pour Huajapam à l'instant même où don Rafaël s'en éloignait, incertain, comme on vient de le voir, de la direction qu'il devait prendre.

Pendant ce temps d'hésitation, Trujano, de retour sur le champ de bataille jonché de morts et de débris, faisait agenouiller ses hommes pour rendre publiquement des actions de grâces au Dieu des armées, qui venait de les délivrer des dangers d'un siége si long et si pénible.

Morelos, de son côté, avait également fait prosterner ses troupes, et don Rafaël n'était pas encore assez éloigné pour que la voix des insurgés, qui, de part et d'autre, entonnaient des cantiques et des chants pieux, ne parvînt pas jusqu'à lui.

A ces chants lointains qui résonnaient mélancoliquement à ses oreilles, des lar-

mes de tristesse remplirent ses yeux. Se reportant tout à coup aux circonstances qui l'avaient forcé à changer sa ligne de conduite, il pensa que, s'il n'avait pu écouter que ses généreux instincts, et non être entraîné par un terrible devoir, sa voix se fût mêlée des premières à celles qui remerciaient Dieu du triomphe de la cause dont il s'était fait l'irréconciliable ennemi.

Don Rafaël repoussa bien vite ces pensées loin de lui et se résolut à aller à l'hacienda del Valle, pour y retremper son âme sur le tombeau de son père.

— Que Dieu protége celui qui fait son devoir ! se dit-il en mettant son che-

val au galop pour ne plus entendre ces chants qui amollissaient son cœur par les douloureux souvenirs qu'ils réveillaient,

XI

L'orgueil et l'amour.

Avant d'accompagner le colonel dans le voyage périlleux qu'il commence à travers une province si complétement gagnée par l'insurrection, que la capitale, Oajaca, restait seule au pouvoir des Es-

pagnols, il est d'autres personnages dont il faut nous occuper.

En premier lieu, nous devons dire ce qui s'était passé à l'hacienda de las Palmal depuis le jour où don Rafaël l'avait laissé, pour ainsi dire, à la discrétion du féroce Arroyo et de son associé Rocardo.

Jusqu'à ce moment, les deux *guerilleros*, réfugiés chez leurs anciens maîtres avec les débris de leur bande, à peu près détruite par le capitaine Tres Villas, avaient bien voulu consentir à se tenir avec eux sur le pied d'une parfaite égalité. Les deux bandits mangeaient à leur table, se faisaient servir par leurs domestiques, et, de plus, jetaient, Bocardo sur-

tout, des regards d'admiration assez alarmants sur la vaisselle d'argent dont se servaient les propriétaires de l'hacienda.

Plusieurs fois déjà le cupide *guerillero* avait fait devant don Mariano des allusions à la richesse des royalistes, et, derrière lui, il avait souvent essayé de démontrer à son compagnon que des gens dont une si riche vaisselle chargeait la table ne pouvaient être, dans le fond du cœur, que des partisans dévoués à la cause des oppresseurs.

— Voyez plutôt, disait-il, nous qui sommes de francs et loyaux insurgés, nous en serions réduits, partout ailleurs qu'ici, à nous servir de nos doigts pour

fourchettes et de morceaux de galette de maïs pour cuillers.

Et la conclusion de son discours était invariablement qu'il fallait traiter en royaliste un maître qu'on servait dans des plats d'argent; faire de ses plats des piastres, et réduire don Mariano à la condition de loyal insurgé, c'est-à-dire à l'obligation de manger avec ses doigts comme les insurgés de bon aloi.

Mais Arroyo avait plus soif de sang que d'argent, de destruction que de pillage, et il rejetait les propositions de son associé. Cependant, après qu'il eût été forcé de dévorer devant son ancien maître et ses deux filles l'outrage sanglant infligé à sa lâcheté par le capitaine Tres Villas,

il reporta sur eux une partie de la haine terrible qu'il avait conçue pour don Rafaël.

Peut-être, au moment de fuir de l'hacienda trop voisine de celle del Valle, qui servait de forteresse au redoutable capitaine, y eût-il laissé quelque trace sanglante de son passage si, à son tour, Bocardo ne lui eût représenté que, une fois débarrassé de sa vaisselle plate, don Mariano devenait dévoué à la sainte cause de l'insurrection et respectable à tous égards; que les insurgés pauvres pouvaient demander à leurs frères leur argent, mais non leur sang.

L'épaisse intelligence du sanguinaire Arroyo ne se rendait pas bien compte de

la valeur des raisonnements de Bocardo; mais il se laissait assez volontiers guider par son astucieux compagnon, quitte à se venger parfois de l'avoir trop docilement écouté, et, pour ne pas trop nuire à la cause qu'il avait embrassée, il se rendit à l'avis de son collègue.

Bocardo fit main basse sur toute la vaisselle d'argent et sur une foule d'autres objets précieux qui ne se retrouvèrent plus dans le partage fait entre lui, Arroyo et les hommes de leur bande, et tous délogèrent une nuit de l'hacienda, non sans de vives appréhensions de voir à leurs trousses l'un des terribles hôtes del Valle, don Rafaël ou le capitaine Caldelas.

Quant aux habitants de las Palmas, ils

s'estimèrent trop heureux que l'outrage n'eût pas suivi le vol, et de rester l'honneur et la vie saufs.

Éclairé désormais sur le danger de vivre plus longtemps dans une habitation que son isolement mettait à la merci des royalistes ou des insurgés, don Mariano Silva avait pris la résolution de se retirer à Oajaca. A son avis, il y avait moins de danger à se réfugier dans une ville toute dévouée au vice-roi, dans laquelle, en ne manifestant pas des opinions qui ne l'avaient pas encore compromis, il trouverait au moins la sûreté.

Pendant quelques jours, diverses causes s'opposèrent à l'exécution de son projet.

L'hacienda de San-Carlos, habitée par l'homme dont il devait faire son gendre, don Fernando de Lacarra, n'était qu'à quelques lieues de la sienne, et Marianita ne se souciait pas de quitter ce voisinage. Sans en avouer le motif, elle avait mille objections à faire à ce départ.

Il en était de même de Gertrudis. Les souvenirs que lui rappelait l'hacienda de las Palmas lui en rendaient le séjour à la fois doux et pénible, et l'on sait, en amour, quel empire exerce la douleur, surtout sur le cœur des femmes.

Les douloureux souvenirs ne manquaient pas à Gertrudis dans l'hacienda de las Palmas.

Combien de fois, au soleil couchant,

ses yeux n'avaient-il pas erré avec une mélancolie rêveuse sur la grande plaine, déserte comme au jour où don Rafaël accourait vers elle, bravant la mort pour la voir quelques heures plus tôt!

Lorsque, dans le premier moment de sa douleur, lorsque dans sa première ardeur de vengeance, don Rafaël, avec cette âpre volupté qu'on éprouve parfois à se déchirer le cœur, dût-on en briser un autre, s'était élancé au galop vers Oajaca, après avoir enfoui dans la terre qui couvrait son père le gage d'amour de Gertrudis, en renonçant à elle sans l'en prévenir, la jeune fille l'avait attendu avec une vive impatience.

Quelque dépit bientôt effacé par l'in-

quiétude, puis ensuite de mortelles angoisses avaient rempli son cœur. Nous avons dit, au sujet de don Rafaël, par quelles transitions insensibles et naturelles les habitants de las Palmas avaient été confirmés par son silence dans la pensée qu'il était traître à sa maîtresse comme il l'était à son pays; nous ne le répéterons pas.

Peu s'en fallut cependant qu'au moment où don Rafaël se présenta devant l'hacienda, le son de sa voix, en parvenant jusqu'aux oreilles de Gertrudis, ne vainquît son orgueil blessé. Cette voix mâle, si fortement empreinte de loyauté, soit quand elle échangeait quelques mots avec son père, soit quand elle jetait un

défi au féroce Arroyo, avait fait tressaillir toutes les fibres de son cœur. Elle avait eu besoin d'appeler à son aide tous les ressentiments de l'amour dédaigné et la pudeur naturelle à la femme pour ne pas se montrer au capitaine en s'écriant : — Oh ! Rafaël, le poignard d'Arroyo me ferait moins de mal que votre abandon.

— Qu'avez-vous fait, mon père? dit-elle tristement à don Mariano lorsque le capitaine se fut éloigné avec sa troupe. Vous l'avez blessé dans son orgueil par des paroles irritantes à l'instant où, par égard pour nous, il renonçait à exercer sa vengeance sur l'un des meurtriers de son père. Peut-être avez-vous fait mourir sur ses lèvres des mots d'oubli et de ré-

conciliation. Vous avez anéanti le dernier espoir de votre pauvre fille.

L'*hacendero* ne répondit rien; il regrettait lui-même ses allusions blessantes envers un ennemi dont la générosité sauvait sa vie et celle de ses enfants.

Après le départ des bandits d'Arroyo, une morne tranquillité régnait dans l'hacienda de las Palmas, et, dans le silence de la solitude, Gertrudis, tout en se demandant à chaque minute du jour si réellement don Rafaël ne l'aimait plus, ne pouvait se faire qu'une réponse certaine, c'est qu'elle l'aimait et qu'elle l'aimerait toujours.

Une après-midi, la seconde qui avait suivi le départ d'Arroyo et de sa bande,

le soleil se couchait au loin dans la plaine comme ce jour où, quelques semaines auparavant, elle attendait à chaque instant l'arrivée de don Rafaël. Les eaux s'étaient retirées et la campagne avait pris un aspect plus riant que ce jour-là. Desséchée alors, elle était maintenant couverte d'une éclatante verdure.

Tout à coup, une demi-douzaine de cavaliers apparurent dans la plaine. Ils semblaient venir des collines qui la bordaient, car ils tournaient le dos à l'hacienda; des banderoles aux couleurs d'Espagne flottaient au bout de leurs lances. Un cavalier seul précédait les cinq autres; puis bientôt d'autres soldats à cheval se montrèrent après les premiers; mais Ger-

trudis ne jeta sur eux qu'un regard indifférent.

Toute son attention était absorbée par le cavalier qui marchait seul en tête des autres. Son cœur, plutôt que ses yeux, avait deviné son nom et sa condition.

— Moi aussi, se dit-elle, j'ai été imprudente dans mes paroles lorsque j'ai prononcé l'anathème contre les fils d'un pays qui trahiraient sa cause. Qu'importe, à la femme qui aime, la bannière que suit son bien-aimé ? Celle-là doit être la sienne ; que n'ai-je fait comme ma sœur ? Oh ! Marianita est bien heureuse !

Et, le cœur gonflé de soupirs, le regard voilé de larmes, elle continuait à suivre de l'œil le cavalier dont la tête ne se

détourna pas une seule fois vers l'hacienda, et qui ne tarda pas à se perdre avec son escorte dans la brume dorée du couchant.

C'était don Rafaël, obéissant aux ordres qui l'appelaient, et qui, pour ne pas laisser voir son trouble et sa douleur aux soldats de sa suite, n'avait pas osé jeter ses regards derrière lui.

Peu devait importer maintenant à Gertrudis l'endroit qu'elle habiterait avec son père. Il ne lui restait à l'hacienda que de douloureux souvenirs; mais, nous l'avons dit, ces douleurs mêmes l'y attachaient, et la jeune fille ne put voir sans tristesse, comme si le départ de las Palmas devait briser le dernier lien entre

elle et don Rafaël, le moment où il allait falloir quitter cette triste demeure.

Depuis que le capitaine ne respirait plus le même air qu'elle, Gertrudis n'avait eu d'autre plaisir que celui de faire soigner le beau cheval bai-brun de don Rafaël, qu'on avait repris et ramené à l'hacienda.

Sur ces entrefaites, le mariage de don Fernando avec Marianita s'était accompli. Résolue déjà bien longtemps avant que la guerre civile n'éclatât, cette union n'avait pas trouvé d'obstacles chez l'*hacendero*, malgré ses idées politiques. Don Fernando était Espagnol, il est vrai, mais il avait la parole de don Mariano, et, en outre, celui-ci ne voulait pas offrir encore en

holocauste à ces tristes dissensions le bonheur de sa seconde fille ; n'était-ce pas assez déjà d'une victime ? D'ailleurs, comme beaucoup d'Espagnols à cette époque, don Fernando Lacarra avait adopté pour son pays celui qui renfermait ses affections, et, par cela même, ses sympathies étaient acquises à ses compatriotes d'adoption.

Peu de jours après son mariage, il avait emmené sa jeune femme à son domaine de San-Carlos, voisin de celui del Valle, et, comme lui, situé sur les bords de l'Ostuta supérieur qui coulait entre les deux haciendas, non loin du lac du même nom. Ce domaine, gardé par de nombreux domestiques, que l'insurrec-

tion n'avait pas dispersés comme ceux de don Mariano, offrait une plus grande sécurité comparative que l'hacienda de las Palmas, et don Fernando voulait y donner asile à sa nouvelle famille ; mais don Mariano, dans le but de dissiper la mélancolie de sa fille par le bruit et le mouvement d'une grande ville, préféra de se retirer à Oajaca.

Le jour du départ, Gertrudis avait refusé la litière qu'on lui avait préparée; elle avait mieux aimé faire seller pour elle le cheval qui tant de fois avait porté don Rafaël, et, comme si le fougueux *Roncador* eût senti qu'il portait l'objet le plus cher à son ancien maître, il se laissa aussi docilement conduire pendant

tout le trajet par la main frêle de Gertrudis que par la main vigoureuse du capitaine.

Insensible à toutes les distractions qui lui étaient offertes, Gertrudis avait passé de longs et tristes jours à Oajaca. Elle n'y avait goûté qu'un seul moment de bonheur ; ce fut quand la voix publique lui apprit que le colonel Tres Villas, après s'être emparé de la ville d'Aguas Calientes, y avait fait raser la tête à quatre cents femmes.

Comme l'avait dit le colonel Trujano, instruit de cette particularité par Marianita, dont le mari l'avait reçu un jour entier à San-Carlos, cette nouvelle l'avait fait tressaillir de bonheur et d'orgueil.

Elle seule avait deviné, au milieu de l'étonnement général causé par cette étrange rigueur, que don Rafaël n'avait pas voulu qu'elle seule eût à pleurer la perte de sa chevelure. Don Rafaël l'aimait donc toujours, puisqu'il lui envoyait cette consolation comme un gage de son souvenir.

Gertrudis s'était cependant vivement reproché ce sentiment de bonheur égoïste.

— Pauvres femmes! se dit-elle en peignant les boucles d'ébène qui avaient remplacé ses longues tresses dont le flot parfumé tombait jadis sur ses épaules; elles n'ont pas eu comme moi le bonheur d'offrir leur chevelure pour la vie de leur bien-aimé.

Puis, les mois avaient succédé aux mois sans qu'on pût savoir ce qu'était devenu don Rafaël, et les joues pâles de Gertrudis, le cercle bleu qui entourait ses yeux, témoignaient des douleurs de l'âme et des souffrances du corps. Mais aussi, depuis deux ans bientôt, sous l'influence énervante du silence, de la solitude, de la vie sédentaire, la pauvre jeune fille tâchait en vain d'étouffer son amour; et les forces de son corps et de son âme s'épuisaient dans cette lutte inutile.

Don Rafaël, du moins, portait sa douleur d'une extrémité du royaume à l'autre; il en pouvait étouffer le cri dans le tumulte des batailles et dans toutes les ardentes distractions de la guerre.

Heureusement que Dieu a donné à la femme la résignation, sa seule armure contre la douleur. Gertrudis dévorait en silence, et sans proférer une plainte, le noir chagrin qui la consumait. Dans ces longues insomnies, où cette résignation à moitié vaincue par la lutte semblait prête à succomber, un faible et lointain rayon d'espérance venait parfois la retremper; un dernier refuge contre ses angoisses se présentait aux yeux de la jeune fille. Elle se disait alors que, quand ses forces seraient à bout, une ressource suprême lui restait dans cette tresse de ses cheveux soigneusement conservée par elle.

L'envoi du cheval de don Rafaël à

l'hacienda del Valle, où il devait sans doute revenir d'un jour à l'autre, avait été une première transaction entre l'orgueil et l'amour. Qui devait l'emporter des deux ?

Cependant, à mesure que l'insurrection s'étendait dans la province, la surveillance redoublait dans la capitale, et don Mariano, devenu suspect, reçut l'ordre de quitter Oajaca.

Toutefois, avant de partir, il avait expédié, nous l'avons dit, un messager à l'hacienda del Valle. Quel message portait-il? Nous le saurons plus tard. Nous devons, quant à présent, constater que, le surlendemain du départ de son exprès, le jour même où celui-ci arrivait

à l'hacienda del Valle, et où don Rafaël quittait en fugitif la plaine de Huajapam, l'hacendero se mettait en marche pour San-Carlos, accompagnant à cheval, avec quelques serviteurs, la litière qui renfermait dona Gertrudis. La pâleur du visage de la jeune fille contrastait avec le cercle d'azur qui se dessinait autour de ses yeux et le rendait encore plus foncé.

Enfin, ce jour-là aussi, mais vers le soir, un des personnages de notre histoire, le capitaine don Cornelio Lantejas, quittait le camp de Morelos, près de Huajapam, pour aller remplir une mission qui venait de lui être confiée pour Oajaca par le général mexicain.

Sa mission ne laissa pas d'être pé-

rilleuse, ainsi qu'on pourra s'en convaincre.

Costal et Clara accompagnaient seuls le capitaine, revêtu d'un simple habit de voyage ; rien en lui n'indiquait sa profession.

C'était à l'approche du solstice d'été, et le noir et l'Indien s'entretenaient de la chance, à présent que le Zapotèque avait accompli un demi-siècle, de saisir enfin la divinité des eaux dans le mystérieux lac d'Ostuta.

Maintenant que toutes les larmes du passé se trouvent oubliées, nous devons, pour l'intelligence de la dernière partie de ce récit, faire savoir quel était le but de la mission confiée à don Cornelio ;

et présenter à vol d'oiseau une sorte de plan topographique du pays que devaient parcourir les différents personnages qui se mettaient en route le même jour.

La conquête de la ville d'Oajaca devait achever de rendre Morelos maître de toute la province, et il songeait à s'en emparer avant la fin de la campagne, car, ce projet une fois exécuté, tout le sud de la Nouvelle-Espagne tombait au pouvoir de l'insurrection.

Toutefois, avant d'attaquer une ville aussi populeuse et aussi riche que celle de Oajaca, il était prudent de s'y ménager des intelligences, et c'était là l'objet principal de la mission qu'avait à remplir le

capitaine Lantejas. Pour l'honneur de la cause que soutenait Morelos, il n'était pas moins urgent de mettre un terme aux déprédations des deux *guerilleros* dont il a été souvent question, Arroyo et Bocardo, qui semblaient avoir pris à tâche, par leurs cruautés, de rendre odieuse l'insurrection autant à ses partisans qu'à ses ennemis.

La force dont ils disposaient était aussi incertaine que le lieu de leur résidence ; mais ils étaient aussi universellement redoutés que s'ils eussent eu une armée nombreuse à leurs ordres. La rapidité de leurs mouvements leur donnait les moyens de multiplier à l'infini leurs actes de férocité; les deux associés étaient

du reste assez faciles à suivre aux traces sanglantes qu'ils laissaient partout sur leur passage. Arroyo, toujours prêt à rougir ses mains de sang, quel qu'il fût, prenant un barbare plaisir à être lui-même le bourreau de ses victimes, était assez brave, du moins; mais son associé, Antonio Bocardo, était aussi lâche que cruel, quoique son goût le portât plutôt au vol qu'à l'assassinat, ainsi qu'on l'a vu.

Morelos avait appris les déprédations que ces deux hommes commettaient dans la province de Oajaca, et don Cornelio avait ordre de les joindre et de leur porter, de la part du général en chef, la menace d'être *coupés en quatre quartiers*,

s'ils continuaient plus longtemps à déshonorer la sainte cause de l'indépendance.

La réputation de férocité si justement méritée de ces deux bandits, qui traitaient tous les partis en ennemis, et la surveillance active exercée par les autorités de Oajaca, rendaient, comme on voit, la mission du capitaine Lantejas fort dangereuse.

Il suivait donc assez mélancoliquement la route qui conduisait aux bords du fleuve d'Ostuta, où se trouraient alors Arroyo et Bocardo.

Leur présence dans ces lieux sera expliquée par une description sommaire, indispensable pour bien faire connaître l'étroit théâtre où vont se presser les

événements qui nous restent à raconter.

En ne tenant pas compte des accidents de terrain, Huajapam et Oajaca se trouvent sur la même ligne en face l'un de l'autre. De chacune de ces deux routes part une route allant vers l'Ostuta et s'y joignant à un gué qui sert à traverser ce fleuve. A peu de distance de la jonction des deux routes, et avant d'y être parvenu, se trouvait l'hacienda del Valle, et, en moins d'une heure, après avoir passé le gué, on arrivait à l'hacienda de San-Carlos. Ces deux haciendas, situées sur les deux rives opposées du fleuve, étaient, comme on le voit, peu éloignées l'une de l'autre.

Arroyo s'était promis de ne laisser ni

un homme vivant, ni une pierre debout de l'hacienda del Valle, encore défendue par la garnison confiée aux ordres du lieutenant Varaegui, et c'était le motif de sa présence sur les rives de l'Ostuta. Sa bande, divisée en deux, occupait les abords du gué de chaque côté du fleuve, et pouvait ainsi se porter à la fois et sur San Carlos et sur el Valle.

Il était probable que le messager, se dirigeant en quête de don Rafaël, de l'acienda del Valle vers Huajapam, rencontrerait à mi-route le colonel, parti de Huajapam pour el Valle.

Au point de réunion des deux routes de Oajaca et de Huajapam, il était non moins probable que don Mariano et sa

fille devant passer forcément devant el Valle, don Cornelio et ses deux compagnons, suivant la même direction, et, enfin, le colonel se rendant à son hacienda, ne devaient pas manquer, sauf accident, de se rencontrer tous, presque au même instant, sur un terrain commun.

C'est donc sur les bords sauvages de l'Ostuta, vers l'endroit où les personnages de ce récit, longtemps dispersés, ont des chances de se rejoindre, qu'il convient de transporter la scène.

TROISIÈME PARTIE.



LE LAC D'OSTUTA

I

Le gué de l'Ostuta.

Quatre jours après la levée du siége de Huajapam, nous sommes sur les bords de l'Ostuta, et le soleil, prêt à se lever, allait éclairer l'un des plus splendides paysages de la nature américains.

Le *maïpouri* (1), avant de regagner sa retraite lointaine, se plongeait pour la dernière fois, avant le jour, dans les eaux encore assombries du fleuve, Plus timide encore que le *maïpouri*, inquiet du moindre souffle de la brise dans le feuillage ou dans les roseaux, le daim épiait, en buvant, la venue de l'aube pour s'enfuir au premier rayon du soleil vers ses fourrés inaccessibles de sassafras et de hautes fougères.

Le héron solitaire, immobile sur ses longues échasses ; les flamands roses, rangés en troupes silencieuses, attendaient, au contraire, que le soleil parût pour commencer leur pêche matinale.

(1) Le tapir.

Le silence régnait partout, hors ces vagues rumeurs des solitudes qui s'élèvent de dessous la mousse ou tombent de la cime des arbres au moment où, selon leur nature, les divers hôtes des bois vont s'éveiller ou s'assoupir.

Quoique les ombres de la nuit commençassent déjà à disparaître, l'œil de l'homme, au milieu des vapeurs nuageuses qui s'élevaient du fleuve, n'aurait pu discerner encore de quelle espèce de végétation ses bords étaient couverts. Les panaches des palmiers, qui s'élançaient orgueilleusement au-dessus d'une immense masse de feuillage, seuls étaient distincts, comme jadis ceux des chevaliers dans la mêlée.

Les rives de l'Ostuta semblaient aussi complétement désertes qu'aux jours où les enfants de l'Europe n'avaient pas encore abordé aux rivages américains; mais la vue perçante des oiseaux de nuit qui se balançaient au sommet des arbres pouvait saisir des objets invisibles au daim, au *maïpouri*, comme au héron et aux flamands; à travers les vapeurs nocturnes, des feux lointains et épars scintillaient le long de la rive droite du fleuve, comme de pâles étoiles dans un ciel brumeux.

Ces feux indiquaient des bivouacs et trahissaient seuls le voisinage de l'homme.

Sur la rive gauche, la solitude non plus n'existait pas, elle n'était qu'apparente :

des feux y jetaient encore quelques lueurs. A travers la brume et assez loin d'eux, entre le fleuve et la route qui conduisait de Huajapam à l'hacienda del Valle, on aurait pu voir d'abord, au milieu d'une petite clairière, un groupe composé de huit cavaliers qui semblaient tenir conseil entre eux.

Plus rappochés du fleuve, et à trois ou quatre portées de fusil environ de ce groupe, deux hommes à pied remontaient avec précaution vers l'endroit où le chemin del Valle à Huajapam serpentait à travers des fourrés épais de gayacs et de cèdres-acajou.

Enfin, entre ces huit cavaliers et ces deux piétons, et à pareille distance à peu

près les uns et des autres, un homme seul, qu'on ne pouvait appeler ni piéton ni cavalier, paraissait ne se préoccuper de rien. En effet, fortement attaché par une ceinture de soie entre deux mères branches d'un énorme acajou, il dormait du plus profond sommeil à plus de dix pieds au-dessus du sol.

L'épais feuillage de l'arbre et l'obscurité de la nuit le dérobaient complétement à la vue de tout être humain. Un Indien eût passé sous l'acajou sans deviner sa présence, et du haut des arbres voisins, l'œil d'un oiseau de nuit n'eût pu l'apercevoir davantage.

Pour ne pas anticiper sur notre récit, nous différerons de faire connaître au

lecteur quels étaient les huit cavaliers et es deux piétons.

Quant au personnage tranquillement endormi dans son lit aérien, nous dirons tout d'abord que c'était don Rafaël lui-même.

Il est des moments où la lassitude du corps l'emporte sur les appréhensions de l'esprit, et le colonel se trouvait précisément dans un de ces moments-là.

La fatigue de trois journées de marche, jointe à l'absence de tout sommeil pendant la nuit précédente, lui procuraient, en dépit des dangers de sa situation et de l'incommodité de sa posture, ce repos profond que goûte le soldat harassé, la veille d'une bataille sanglante.

Plus loin encore, mais dans une partie du bois voisine de la route de Oajaca qui aboutissait au gué dont nous avons déjà parlé, à peu de distance de l'Ostuta et du lac mystérieux du même nom, formé des eaux du fleuve amenées par des conduits souterrains, des voyageurs paraissaient s'occuper, avec la précipitation de la frayeur, de reprendre avant le jour, leur voyage interrompu.

Comme si la révélation soudaine de quelque grand péril venait de les frapper, deux d'entre eux éteignaient les restes d'un feu dont l'éclat aurait pu les trahir; deux autres sellaient rapidement le chevaux de toute la troupe, et un cinquième voyageur, entr'ouvrant les rideaux d'une

litière déposée sur la mousse, semblait rassurer une jeune femme épouvantée qui s'y trouvait renfermée.

Cette litière fera suffisamment connaître don Mariano et sa fille, sans qu'il soit besoin de les nommer.

La nuit allait cesser, avons-nous dit.

Il est dans le jour, au milieu de la solitude du désert, deux heures solennelles que toutes les voix de la nature proclament et célèbrent à l'envi : le lever et le coucher du soleil. L'horloge éternelle allait sonner la première de ces heures.

Un vent frais s'éleva, agita le feuillage, rida la surface de l'eau et commença à déchirer le voile de vapeurs que la nuit avait étendu.

L'orient se colora d'un jaune vif, s'entr'ouvrit et laissa jaillir les premières et indécises clartés du crépuscule du matin, que saluèrent soudain mille cris d'oiseaux partis de tous les arbres de la forêt.

Les chacals fuyant au loin poussèrent leurs derniers clapissements, la voix funèbre des oiseaux de nuit se fit entendre pour la dernière fois; le daim et le *maïpouri* disparurent. Bientôt des nuages roses comme le plumage des flamants montèrent à l'horizon, puis enfin le soleil éclaira la cime des palmiers, et laissa voir dans toute leur splendide variété les bois épais qui couvraient les bords de l'Ostuta.

Les ébéniers, aux grappes de fleurs

d'or, le gayac et le dragonnier, les liquidambars odorants, aux pyramides sombres, le cèdre-acajou et les palmiers, dans toute l'élégante richesse de leurs feuillages, étalaient avec orgueil leurs luxueuses végétations au milieu des fougères gigantesques et des réseaux épais de lianes fleuries qui leur servaient de cortége.

A travers ces labyrinthes presque impénétrables, se montraient parfois des taureaux sauvages, fruit des taureaux jadis échappés des riches haciendas de Fernand Cortès (1). Pressés par la soif, ils venaient s'abreuver, et, tandis que de

(1) On sait que la province de Oajaca avait été donnée par Charles-Quint en apanage à Cortès.

leur mufle noir ils humaient avidement l'eau, quelques petits îlots, arrachés çà et là au rivage avec leurs berceaux de verdures et de fleurs, descendaient en flottant, le cours du fleuve, et, sous ces berceaux fleuris, les oiseaux perchés semblaient, par leur ramage, célébrer leur marche triomphale sur les flots.

Tel était ce matin-là, dans toute sa magnificence primitive, l'aspect de l'Ostuta et de ses bords, à une demi-lieue environ du gué près duquel avaient brillé les premiers feux de bivouacs dont nous avons signalé l'emplacement sur la rive droite du fleuve.

Ces feux, qui venaient de s'éteindre quand le jour avait paru, étaient ceux du

campement provisoire d'Arroyo et de sa troupe de bandits.

Là se passaient aussi des scènes animées, quoique d'un genre différent.

Une centaine de cavaliers, dispersés sur les deux rives de l'Ostuta, s'occupaient activement du pansement matinal de leurs chevaux. Les uns, montés à poil, les poussaient dans le fleuve pour les abreuver et les rafraîchir à la fois; d'autres se contentaient de les faire boire sur le bord; d'autres enfin les étrillaient avec leurs ongles ou à l'aide de la première pierre venue. Plus loin, des selles étaient empilées en monceaux, avec une certaine régularité, au milieu de ballots éventrés dont il ne restait plus que les enveloppes

lacérées à coups de couteau, dépouilles sans doute de quelque muletier dévalisé la veille.

Sur cette même rive droite, c'est-à-dire sur celle où se trouvait l'hacienda de San-Carlos, s'élevait une tente grossièrement composée de morceaux de ces enveloppes, les uns de forte toile de chanvre, le autres d'un épais tissu de fils d'aloès.

Deux factionnaires, armés de pied en cap de carabines, de couteaux et de sabres, allaient et venaient en montant la garde près de cette tente, mais à une distance assez grande pour que ni l'un ni l'autre ne pût entendre ce qui se disait dans l'intérieur.

Cette tente était celle des deux chefs,

et Arroyo s'y trouvait pour le moment en compagnie de son digne associé Bocardo. Chacun d'eux était assis sur un crâne de bœuf, en guise de siége, et tous deux fumaient une épaisse et longue cigarette de feuilles de maïs. A l'attitude que gardait le premier, les yeux fixés sur le sol qu'il labourait de la molette à six pointes de ses pesants éperons, il était facile de voir que Bocardo employait les ressources de son intelligence pour déterminer son camarade à quelque mauvaise action.

— Certes, disait-il, je suis disposé à rendre justice à toutes les vertus de madame Arroyo; elles sont touchantes : quand un homme est blessé, elle lui jet-

terait volontiers du piment *enragé* (1) sur ses blessures. Rien n'est plus intéressant que la manière dont elle intercède pour les prisonniers que nous condamnons à mort, en obtenant, pour la plupart du temps, qu'on ne les fasse mourir que le plus tard possible..., je veux dire le plus lentement qu'il se peut...

— Ce n'est pas par égoïsme qu'elle agit ainsi, la pauvre femme, interrompit Arroyo; car c'est encore plus pour moi que pour elle.

— Elle est si dévouée !... Ah ! c'est une bien digne femme !...

— Certainement. Et que de ressources

(1) Expression en usage aux colonies pour désigner une espèce de piment *très fort*.

dans l'esprit! Ainsi, par exemple, c'est elle qui a eu cette ingénieuse idée pour notre salut à tous deux : comme nous ne faisons jamais mettre un prisonnier à mort sans le faire confesser, plus son supplice est long, plus longtemps dure sa confession. Or, il résulte de là qu'après des souffrances et une confession très prolongées, le prisonnier meurt en état de grâce et va tout droit au ciel; et, comme les saints élus n'ont plus de rancune, ils prient tous pour nous. Ma femme dit que nous devons en faire le plus possible de ces bienheureux.

— Eh! eh! vous n'en avez déjà pas mal fait, reprit Bocardo avec un sourire de

satisfaction, et le bon Dieu doit en avoir les oreilles rebattues.

— Silence, seigneur colonel des colonels ! s'écria Arroyo d'un ton qui fit taire incontinent le bandit, qui s'arrogeait ce titre pompeux ; je déteste les blasphémateurs.

— Soit. J'en reviens donc aux vertus de madame Arroyo, en dépit desquelles elle n'est ni jeune, ni précisément très belle.

— Allons, dites qu'elle est vieille et laide, et n'en parlons plus ! s'écria brusquement Arroyo, et cependant j'y tiens beaucoup.

— C'est étonnant !

— Écoutez, mon cher, c'est moins

étonnant que vous ne pensez. Elle partage avec moi le poids de l'exécration publique; et, si j'étais veuf...

— Vous le porteriez tout seul. Bah! vous avez les épaules si larges.

— C'est vrai, repartit Arroyo, flatté de ce compliment; mais je tiens également à vous au même titre qu'à ma femme, ajouta-t-il. Il est rare qu'on maudisse le nom d'Arroyo sans qu'on y mêle le vôtre.

— Il y a tant de méchantes langues dans ce monde!

— Et puis ma femme a encore une autre vertu à mes yeux : elle possède un scapulaire béni par le pape à Rome,

et qui a la propriété de faire mourir le mari quelques jours après la femme.

— Aussi je ne vous dis pas de la tuer, cette digne madame Arroyo, ajouta Bocardo, amené à partager malgré lui les superstitions grossières de son associé. Seulement on l'envoie dans un couvent de *repenties* s'occuper de son salut et de celui de son mari, et l'on prend pour la remplacer quelque jeune et jolie femme avec des yeux et des cheveux noirs comme la nuit, des lèvres roses comme la grenade, et des joues plus blanches que la fleur du *floripondio* (1). Voilà ce que je me tue à vous faire comprendre depuis deux heures.

(1) *Datura.*

— En connaissez-vous de semblables, vous? demanda le *guerillero* après un moment de silence qui prouvait que la persuasion commençait à entrer dans son âme.

— Vous en connaissez une comme moi! s'écria Bocardo: la maîtresse de l'hacienda de San-Carlos, que nous pouvons prendre en un tour de main.

— Dona Marianita Silva?

— Précisément.

— Mais, *con mil demonios!* vous voulez donc que nous ne laissions pas une hacienda sans la mettre à sac? s'écria Arroyo; car, si vous désirez que je m'empare de la femme, c'est pour que vous puissiez piller le mari.

— Le mari est Espagnol, reprit Bocardo sans répondre aux paroles de son associé, qui n'exprimaient que la vérité touchant le but de ses insinuations.

— Beau malheur, vraiment, de prendre la femme d'un *coyote !*

— *Caramba !* cet Espagnol est aussi bon insurgé que vous. Il nous a fourni des vivres et des chevaux...

— Oui, par frayeur, comme le diable loue les saints. Comprenez donc bien qu'on n'est jamais bon insurgé avec des tas de sacs de piastres dans ses coffres, de l'argenterie plein ses buffets et une jolie femme à ses côtés, se hâta d'ajouter Bocardo, pour dissimuler, sous ce dernier prétexte, ses véritables intentions.

Voyez-vous, quand nous avons travaillé à redoubler le patriotisme de don Mariano en le débarrassant de sa vaisselle plate, nous aurions dû, comme je vous le disais, prendre aussi ses deux filles. J'aurais ainsi une charmante femme à présent, tandis que vous seul... Mais, bah ! je me sacrifierai toujours pour vous, c'est mon rôle.

— Nous en ferons tant, voyez-vous, reprit Arroyo d'un air pensif, en se laissant aller malgré lui aux atroces insinuations de Bocardo, qu'on finira par nous traquer partout comme des bêtes fauves.

— Nous avons cent cinquante hommes dévoués, braves comme leur poignard.

— Enfin... je ne dis pas... j'y penserai.

Les yeux de Bocardo brillèrent d'une joie cupide à l'aspect de l'indécision d'Arroyo, qu'il savait devoir convertir, avant la fin du jour, en une résolution bien arrêtée d'exécuter le noir projet qu'il venait de lui soumettre.

Les deux associés, plongés dans les réflexions que leur suggérait ce plan de pillage et de meurtre, gardaient un silence qui durait depuis quelques instants, lorsqu'un pan de la tente se souleva pour donner passage à une virago au teint hâlé et à la figure flétrie par les mauvaises passions plutôt que par l'âge; car ses cheveux, nattés et retenus par un

peigne d'écaille cerclé d'or, étaient noirs comme l'ébène. Son air, toutefois, ne démentait en rien le portrait peu flatteur qui venait d'être fait d'elle.

En dépit de tous les ornements de verroterie, de chapelets, de scapulaires et de pièces d'or, qui entouraient son cou, sa figure était hideuse à voir.

La fureur était peinte sur son front, aux veines gonflées, et dans ses yeux noirs injectés de sang.

— C'est une honte ! s'écria-t-elle en entrant, et en laissant tomber sur Bocardo, qu'elle méprisait et détestait à la fois, le regard de colère qu'elle n'osait adresser à son mari ; c'est une honte, dit-elle, qu'après le serment que vous

avez fait tous deux, il reste encore une pierre de ce nid de vipères et un homme pour le défendre.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda Arroyo d'un ton de mauvaise humeur.

— Je parle de l'hacienda del Valle, que vos hommes, une grande partie du moins, bloquent depuis trois jours sans résultat ; c'est-à-dire, non, car j'apprends à l'instant que trois de nos soldats ont été tués dans une sortie, et que leurs têtes sont exposées à la porte de l'hacienda par ce damné Catalan que Dieu confonde !

— Qui vous a dit cela ? s'écria Arroyo.

— *El Gaspacho*, qui n'attend que vos

ordres pour entrer, et qui revient del Valle pour vous demander du renfort.

— De par tous les diables! je trouve étrange que vous vous permettiez d'interroger avant moi les courriers qui me sont expédiés.

En disant ces mots d'une voix tonnante, Arroyo s'était levé en saisissant le crâne de bœuf qui lui servait de siége, et il menaçait d'en briser celui de sa femme. Peut-être, sous l'influence des paroles de Bocardo, allait-il se décider à porter seul le poids de l'exécration publique s'il ne se fût souvenu à temps du scapulaire béni à Rome.

Bocardo restait flegmatiquement assis.

— *Maria Santisima!* s'écria la virago

en se reculant effrayée devant la terrible colère de son mari, ne me protégerez-vous pas, seigneur Bocardo ?

— Hum ! répondit le bandit sans bouger, vous savez le proverbe, vénérable *senora*, entre l'arbre et l'écorce... que diable ! de petites querelles de ménage...

— Que cela n'arrive plus ! Il n'y a que deux chefs ici, dit Arroyo subitement radouci, et, avant que je ne reçoive el Gaspacho, vous allez vous charger d'une commission.

— Laquelle ? demanda la femme, qui eut bien un instant l'idée de hausser le ton à mesure que son mari le baissait : toutefois, elle réprima cette tentation.

— C'est pour l'exécution d'un plan ma-

gnifique conçu par moi, interrompit Bocardo.

— Ah ! si vous aviez autant de courage que d'intelligence ! dit la virago.

— Bah ! Arroyo a du courage pour nous deux.

— Est-ce à dire que vous avez de l'esprit pour vous et pour moi ? s'écria le *guerillero* cherchant à faire tomber sa colère sur un homme qui n'était pas porteur d'un scapulaire du pape.

— Dieu me garde de le penser ! répondit Bocardo d'un ton flatteur ; vous êtes aussi brave qu'intelligent.

— Femme ! reprit Arroyo, vous allez interroger de nouveau le prisonnier que

nous avons fait il y a trois jours,,pour savoir enfin le but...

— L'animal chante toujours la même gamme, interrompit patiemment la compagne d'Arroyo : qu'il est au service de don Mariano Silva, et qu'il porte un message à cet enragé colonel Tres Villas, comme vous l'appelez.

A ce nom détesté, un nuage sombre couvrit les yeux du bandit.

— Sachez quel est ce message, enfin, dit-il.

— Il soutient qu'il n'a nulle importance; et savez-vous ce que j'ai trouvé dans la poche de sa jaquette quand je l'ai fait fouiller ?

— Une fiole de poison, peut-être ?

— Un petit paquet soigneusement cacheté, au milieu duquel se trouvait, enveloppée dans un mouchoir de batiste parfumé, une tresse de cheveux noirs fort longs et fort beaux, ma foi !

— Ah ! vraiment ! et qu'en avez-vous fait ? demanda Bocardo d'un ton ironique.

— N'en ai-je pas d'aussi longs et d'aussi noirs ? reprit la virago d'un air piqué. Et qu'en puis-je avoir fait, beau sire, si ce n'est de les jeter à la figure du messager d'amour ? car c'est un gage qu'il colporte ainsi sans doute à ce colonel du diable.

— Le messager a repris sa tresse ? demanda Bocardo.

— Oui, avec empressement.

— De mieux en mieux! répliqua Bocardo. J'avais pensé d'abord à corrompre ce messager et à l'engager à donner au colonel un rendez-vous où, au lieu de ceux qu'il attendrait, une vingtaine de nos coquins seraient tombés sur lui pour le prendre vivant. C'était douteux, et à présent, avec ce gage d'amour, on le mènera partout sans qu'il se défie de rien. Faites seulement venir cet homme et je me charge du reste. Que ferons-nous du colonel Tres Villas, Arroyo?

— Nous le brûlerons à petit feu; nous l'écorcherons vif, répondit le *guerillero* avec une expression de joie féroce.

— Et votre femme intercédera pour lui, ajouta Bocardo.

— Le brûler à petit feu! l'écorcher vif! s'écria la mégère.

Et, poussant un éclat de rire méprisant pour ces pauvres moyens de tortures, elle sortit de la tente de son mari.

Le courrier désigné sous le nom d'*el Gaspacho* entrait au même instant.

C'était un grand drôle, sec comme la lame d'une rapière, à l'air impudent et cynique, avec des cheveux tombant sur ses épaules en longues mèches droites et roides, semblables à des lanières de cuir noirci à la fumée.

— Parle, porteur de sinistres nouvelles, dit Arroyo avec un sombre regard sous lequel le *Gaspacho* se sentit frissonner, malgré sa cuirasse d'impudence.

— J'ai de bonnes nouvelles aussi, seigneur capitaine, s'empressa de dire le bandit.

— Voyons d'abord les mauvaises.

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour donner l'assaut à la tanière des coyotes, et je suis dépêché pour prier Votre Seigneurie de nous envoyer du renfort.

— Qui t'envoie ? le lieutenant Lantejas?

— Lantejas n'enverra plus personne; depuis ce matin, sa tête est accrochée à la porte de l'hacienda.

— Tripes du diable! s'écria le *guerillero.*

— Sa tête n'est pas seule, du reste; il y a encore celles de Salinas et du Tuerto

avec la sienne, sans compter Matavidas, Sacamedios et Piojento, qui ont été pris et pendus vivants par les pieds aux créneaux de l'hacienda, et que nous avons dû achever de loin, à coups de carabine, pour abréger leurs souffrances.

— Tant pis pour eux! pourquoi se sont-ils laissé prendre vivants?

— C'est ce que je leur ai dit; je leur ai crié que Votre Seigneurie serait très mécontente; mais ils ne paraissaient pas s'en soucier beaucoup, reprit le Gaspacho d'un air agréable.

— De sorte que vous n'êtes plus que quarante-quatre?

— Faites excuse; il y en a encore quatre autres qui ont été pendus par le

cou ; ceux-là ne nous ont pas fait user de poudre pour les achever.

— Dix hommes de moins! dit Arroyo en frappant du pied avec rage. Vais-je encore perdre cette *guerilla* comme la première? Voyons à présent la bonne nouvelle?

— Hier soir, un cavalier s'approchait de l'hacienda del Valle, comme s'il n'avait qu'à se présenter pour y entrer, quand il est tombé sous l'œil de nos vedettes, qui se sont jetées sur lui, et, après une vive résistance, il a pu s'échapper. Ne froncez pas le sourcil, seigneur capitaine, les deux vedettes en ont été quittes, l'une pour une épaule fracassée d'un coup de pistolet, l'autre pour une chute de cheval.

Pressé de trop près par ce dernier, le cavalier royaliste l'a enlevé de ses arçons et lancé à terre comme une noix qu'on veut briser. Il n'est resté que deux heures évanoui.

— Je ne connais qu'un homme assez fort pour faire un coup semblable, dit Bocardo en pâlissant; c'est ainsi qu'il a tué Antonio Valdès : c'est l'enragé Tres Villas.

— Et c'est lui, en effet, car Pépé Lobos a entendu les ronflements de ce cheval qu'il montait, le jour où avec vous il a manqué de le prendre à las Palmas, et il a bien reconnu le cavalier à sa taille et à sa voix, quoiqu'il fît nuit. Dix hommes se

sont lancés à sa poursuite, et, à l'heure qu'il est, le colonel doit être pris.

— Sainte Vierge! je vous promets un cierge gros comme un palmier si cet homme tombe entre nos mains, dit le chef des *guerilleros.*

— Gros comme un palmier! y pensez-vous? s'écria Bocardo.

— Taisez-vous donc! c'est pour l'amadouer, répondit Arroyo à voix basse.

— Qu'il s'échappe encore cette fois ou non, nous le tenons; c'est moi qui vous en réponds, ajouta Bocardo. Si je sais bien son histoire, avec le message qu'on veut lui faire tenir on l'amènera au bout du monde.

Comme il achevait ces mots, la femme

d'Arroyo rentrait dans la tente la figure aussi bouleversée par la colère que la première fois.

— La cage est vide ; l'oiseau s'est envolé ! s'écria-t-elle, et avec lui le gardien à qui je l'avais confié, l'indigne Juan el Zapote !

— Sang et tonnerre ! hurla Arroyo, qu'on se mette à leur poursuite ! Holà ! continua-t-il en soulevant un pan de sa tente, vingt hommes à cheval ! que l'on batte les bois et les bords du fleuve, et qu'on ramène les deux fugitifs pieds et poings liés, vivants surtout.

Pendant que les trois personnages se regardaient d'un air de stupéfaction, un

grand mouvement avait lieu dans le campement, où chacun rivalisait de zèle pour être prêt le premier.

— Caramba ! si le colonel échappe à ceux qui sont sur ses traces et qu'on ne puisse reprendre ce messager de malheur, adieu mes combinaisons ! s'écria Bocardo ; et, tandis que la femme d'Arroyo sortait pour aller accélérer le départ des cavaliers : — C'est égal, dit-il à celui-ci, nous avons toujours, pour nous consoler, l'hacienda de San-Carlos.

— Oui, j'ai besoin de distraction, répondit Arroyo avec un farouche sourire ; ce soir nous nous divertirons, et demain nous livrerons un assaut furieux au repaire des brigands espagnols, et nous ne

laisserons pas pierre sur pierre de cette hacienda maudite del Valle.

— Oui, à demain les affaires sérieuses, répliqua Bocardo en se frottant les mains ; mais nos hommes sont prêts à partir, reprit-il en jetant un coup d'œil au dehors ; si vous m'en croyez, au lieu de vingt, vous n'en enverrez que dix : c'est suffisant pour donner la chasse à ces deux drôles. Avec le renfort qu'il va falloir expédier tout de suite à l'hacienda del Valle, il nous resterait trop peu de monde au quartier général.

Arroyo se rendit à l'avis de son associe. Parmi les vingt hommes prêts à partir, il en choisit dix des mieux montés, et les autres reçurent l'ordre de se diriger vers

el Valle. Mais, comme leur départ était moins pressé, pendant qu'ils complétaient leurs préparatifs pour une expédition de plus longue haleine, les cavaliers chargés de poursuivre le messager et Juan et Zapote poussèrent leurs chevaux avec ardeur dans le gué de l'Ostuta. On supposait que les fugitifs avaient cherché un refuge dans les bois épais qui couvraient la rive gauche du fleuve, après l'avoir traversé à la nage pendant la nuit.

II

Où le plus effrayé n'est pas celui qu'on pense.

La partie du rapport d'el Gaspacho, qui était relative au colonel Tres Villas, ne doit pas laisser de doute sur le but que poursuivaient les huit cavaliers que nous avons montrés, assemblés en conseil,dans une des clairières des bois de l'Ostuta.

C'étaient bien des soldats d'Arroyo qui s'étaient lancés à sa poursuite, cependant, si on se rappelle les paroles du Caspacho, ils étaient dix alors, et nous n'en trouvons plus que huit.

Avant de faire savoir comment leur nombre avait diminué dans cette proportion, il faut nous reporter à l'instant où don Rafaël allait quitter le champ de bataille de Huajapam. Quand les chants de victoire proférés par les soldats de Trujano eurent enfin cessé, don Rafaël réfléchit que, pour faire seul un voyage d'une trentaine de lieues, à travers un pays presque totalement insurgé, il devait prendre, quoi qu'il en eût, certaines précautions d'où dépendait sa sûreté.

Son uniforme brodé, son casque, tout son équipement, en un mot, devait trop le signaler sur son passage. Il était d'ailleurs mal armé; sa longue épée de dragon s'était brisée pendant le combat; il était urgent de remédier à tout cela.

Il ne pouvait ni entreprendre de pénétrer jusqu'à sa tente pour y chercher de nouvelles armes et changer de costume, ni espérer qu'elle n'eût pas été pillée comme toutes celles du camp royaliste.

Don Rafaël revint néanmoins sur ses pas, espérant que le champ de bataille lui fournirait ce dont il avait besoin. Ses prévisions ne le trompèrent point.

Sans s'aventurer assez près des insurgés pour courir de nouveaux risques, le

colonel put trouver, à l'endroit le plus éloigné de Huajapam, où Caldelas et lui avaient soutenu le choc de Morelos, une épée à deux tranchants pour remplacer la sienne. Il échangea aussi son casque contre le chapeau de feutre d'un insurgé, dont la forme portait, sur un chiffon sale, les mots sacramentels : *Independencia o muerte!* Il déchira le chiffon, le foula aux pieds et se coiffa du chapeau.

Il prit aussi, en place de son uniforme d'officier de cavalerie, une jaquette de soldat d'infanterie, et, ainsi équipé, quoique son accoutrement ne laissât pas d'être assez remarquable par sa bizarrerie, après s'être assuré que ses deux pistolets étaient en bon état dans ses fontes et que son

cartouchier était bien garni; il reprit sa route et poussa résolûment le *Roncador*

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les précautions que le colonel dut prendre pour éviter de tomber dans les partis d'insurgés qui battaient la campagne. Nous dirons seulement que, autant que possible, il ne voyageait que de nuit.

Mais voyager de nuit n'offrait même pas un moyen bien complet de sûreté, et le colonel eut plus d'une fois besoin de tout son courage et de tout son sangfroid pour se tirer d'un mauvais pas.

Le soir du troisième jour de son départ, à la brune, il était arrivé près de son domaine et il espérait y être en sûreté quel-

ques instants après, quand deux vedettes de la troupe d'Arroyo, qui assiégeait ou, pour mieux dire, bloquait el Valle, l'aperçurent et se précipitèrent sur lui pour le prendre.

Arroyo avait recommandé qu'on en agît ainsi à l'égard de tout individu qui se présenterait dans le voisinage de l'hacienda.

Sans savoir qu'il eût affaires aux soldats du *guerillero* qu'il avait juré d'exterminer, don Rafaël n'était pas homme à souffrir de qui que ce fût une attaque aussi brusque et aussi discourtoise. On sait comment les deux agresseurs furent accueillis; seulement, el Gaspacho avait un peu fardé la vérité dans son rapport.

L'un d'eux avait eu l'épaule fracassée si près du cœur qu'il en était mort deux heures après, et, quant au second, avant de le jeter rudement à terre, le colonel avait pris la précaution préalable de lui plonger son poignard entre les deux épaules.

Bien qu'il se fût mis ainsi à l'abri de toute indiscrétion de la part de ces deux bandits, le colonel avait malheureusement donné l'alarme en déchargeant un de ses pistolets, et comme les assiégeants avaient reçu l'ordre de tenir, jour et nuit, sellés et bridés un certain nombre de chevaux, une dizaine de cavaliers s'étaient jetés en selle en entendant le bruit de l'arme à feu.

Le colonel avait hésité un instant, indécis s'il continuerait sa route vers l'hacienda, ou s'il rebrousserait chemin pour revenir lorsque la nuit serait plus obscure, et ce moment d'incertitude fut cause que les cavaliers, qui enfourchaient leurs chevaux pour s'élancer à sa poursuite, purent l'apercevoir, et l'un d'eux, nommé Pépé Lobos, le reconnut, malgré l'heure avancée du jour, à sa tournure et à sa taille d'abord, puis aux ronflements de son cheval.

La haine même qu'Arroyo avait conçue pour le colonel, fut ce qui lui sauva la vie en cette occasion. Quelques coups de carabine auraient sans doute fini là ses aventures, si l'espoir d'une forte récom-

pense, promise par le féroce *guerillero*, à qui le lui amènerait vivant, n'eût engagé les cavaliers à essayer d'en courir la chance.

Le colonel, à leur aspect, avait pris chasse devant eux, avec l'espoir de trouver au milieu des bois épais qu'il venait de traverser un abri impénétrable à leurs chevaux.

Il poussa vigoureusement sa monture et put gagner, bien avant ceux qui le poursuivaient, la route sinueuse de Huajapam, pratiquée à travers la forêt. Il remonta cette route ventre à terre, et quand il jugea qu'il avait assez d'avance sur les cavaliers, il se jeta brusquement au milieu des arbres et ne s'arrêta que

lorsqu'il ne lui fut plus possible de pénétrer plus avant dans le fourré qui lui barrait le passage. Il mit alors pied à terre, et, tirant son cheval par la bride pendant quelque temps, il arriva à un hallier fort épais, où il l'attacha.

Il pensa ensuite à trouver un gîte où il pût prendre quelque repos sans être aperçu par ses ennemis, s'ils continuaient leur poursuite ; un magnifique cèdre-acajou, dont le feuillage touffu était impénétrable à la vue, se trouvait dans le voisinage. Il résolut d'y grimper, et, quoique son énorme tronc ne lui permît pas d'en embrasser la circonférence pour se hisser jusqu'aux branches, il y parvint à l'aide de fortes lianes qui pendaient comme des

cordages de la cime de l'arbre jusqu'à terre.

Le colonel se plaça, le moins mal qu'il put, entre deux grosses branches, et se disposa à y attendre le jour pour prendre une détermination. Il espérait ou que ses ennemis, ayant perdu sa trace, renonceraient à le poursuivre, ou que, pour le cerner et lui couper la retraite, ils mettraient pied à terre et se diviseraient en marchant deux à deux.

Dans ce dernier cas, retranché derrière les arbres et protégé par le fourré, il se confiait assez en sa force et en son courage pour ne pas désespérer de les terrasser tous en détail.

La nuit était venue, et la lune, du haut-

de la voûte étoilée du ciel, lançait des flots de lumière. Quelques-uns de ses rayons, qui s'échappaient à travers l'épaisseur du feuillage, jetaient dans la retraite de don Rafaël une faible lueur semblable au crépuscule du soir, au moment où ses dernières clartés vont s'éteindre.

Le colonel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'il croyait entendre; mais, sauf le murmure de la brise dans les arbres et le glapissement lointain des chacals, sauf la voix de l'oiseau moqueur et le léger frétillement d'une iguane sur les feuilles sèches, tout reposait en silence dans la forêt.

L'air frais et embaumé que respirait don Rafaël, le voile de la nuit qui l'entou-

rait de toute part, ce calme imposant et solennel qui régnait autour de lui, tout semblait le convier aux douceurs du sommeil. Il sentit ses paupières s'appesantir insensiblement, et bientôt une invincible torpeur s'empara de tout son être.

L'homme, épuisé par la fatigue du corps ou de l'esprit, a besoin de repos; la bienfaisante Providence lui envoie le sommeil pour réparer ses forces. Dans son ineffable bonté, elle l'envoie parfois au condamné, dans la nuit qui précède son supplice, et c'est par elle également que s'explique ce profond sommeil de certains conquérants, la veille du jour où ils allaient livrer l'empire du monde aux hasards d'une bataille sanglante.

Sans être prodigieusement inquiet, le colonel pensait que la prudence exigeait qu'il se tînt éveillé. Il lutta longtemps contre le sommeil, mais en vain. Le sommeil fut le plus fort. Alors il entortilla autour d'une branche de l'arbre et de son corps la longue ceinture de soie que portent encore aujourd'hui dans son pays les officiers de son grade ; il avait eu soin de la conserver, en la cachant sous sa jaquette. A peine se fut-il ainsi prémuni contre le danger d'une chute, qu'il s'endormit profondément au sommet de son arbre.

La plupart des hommes enrôlés au service d'Arroyo étaient des gens de la campagne, dressés de longue main, par

conséquent, à distinguer sur le sol toute espèce d'empreinte, et, si ce n'eût été la nuit, ils n'auraient pas dépassé sans s'en apercevoir l'endroit où le colonel avait tout à coup quitté la route battue pour se jeter dans le bois. Mais à la lueur incertaine de la lune, qui n'éclairait le sentier qu'à travers les interstices du feuillage, la personne du colonel et la trace des pas de son cheval étaient invisibles à leurs yeux.

Ce ne fut qu'à une assez grande distance des premiers taillis, derrière lesquels don Rafaël avait disparu, qu'ils firent instinctivement halte. S'engager tous à la fois dans le bois eût été s'interdire toute chance de trouver celui qu'ils

poursuivaient, et, ainsi que le colonel l'avait présumé, ils se divisèrent et se mirent deux à deux. Ils s'assignèrent un rayon à explorer, et après être convenus de se réunir au bout de quelques heures dans la clairière, près du chemin où ils venaient de descendre de cheval, ils se séparèrent pour commencer leur battue.

Quoique en y mettant beaucoup de prudence, à cause de la terrible réputation dont jouissait don Rafaël, ils s'acquittèrent d'abord de leur tâche avec assez de conscience; mais, petit à petit, quand la première ardeur fut un peu calmée, une même idée se présenta à leur esprit presque en même temps. Tous avaient vu avec quelle formidable aisance le colonel

s'était défait de deux d'entre eux, et ils jugèrent qu'ils avaient eu grand tort de s'affaiblir ainsi en se divisant. Cependant, comme ils ne pouvaient songer à regagner tout de suite la clairière désignée pour se réunir, avant un laps de temps suffisant pour sauver les apparences, ils continuèrent leurs recherches, mais avec une notable nonchalance.

— *Caramba!* le beau clair de lune, dit Pépé Lobos à son compagnon; cela me fait penser...

— Que le colonel pourrait bien nous voir? interrompit son compagnon.

— Ah bah! Ce diable d'homme est introuvable, et je pense quc, puisqu'on y voit comme en plein jour, tu pourrais

bien m'apprendre ce que tu me fais espérer depuis longtemps; c'est-à-dire le moyen d'amener la carte dont on a besoin pour gagner un *albur* (1); j'ai précisément dans ma poche un jeu tout neuf.

— C'est plus facile avec un jeu tout vieux; mais comme je tiens à t'être agréable et que, comme tu le dis très judicieusement, ce colonel du diable est introuvable, je me rends à ta prière, mais pour un instant seulement.

— Sans doute le temps de battre un peu les cartes.

Les deux insurgés s'assirent sur la mousse, à un endroit où la lune jetait

(1) Coup au jeu du *monte,* sorte de *lansquenet.*

une vive clarté ; Pépé Lobos tira son jeu de cartes de sa poche et la leçon commença ; elle se prolongea de telle sorte, par l'ardeur du maître et la docilité de l'écolier, que le colonel eut le temps de faire entre ses deux branches tous les rêves dont il plut à son imagination de le bercer, avant qu'ils ne songeassent à interrompre son sommeil.

Déjà, depuis longtemps, deux autres des batteurs de bois usaient, à l'égard de don Rafaël, d'une courtoisie toute semblable.

— Ainsi, Suarez, avait dit le premier de ces deux hommes au second, c'est bien cinq cents piastres, n'est-ce pas, que pro-

met le capitaine à qui lui livrerait le colonel vivant?

— Oui, cinq cents piastres, et c'est une belle somme.

— Et, au cas où l'on se ferait casser un bras ou une jambe sans réussir à le prendre, le capitaine a-t-il promis quelque chose?

— Pas que je sache. Si cependant on lui apportait un certificat en règle...

— Du colonel?

— Sans doute.

— Écoute, ami Suarez, tu as de la famille et moi je suis garçon, et je croirais te faire tort en t'enlevant l'occasion de gagner cinq cents piastres. Je te laisse, en bon camarade, la chance tout entière

de prendre ce colonel de Satan, qui vous jette à terre un cavalier comme il ferait d'un chevreau de six semaines, ou, du moins, d'obtenir de lui une attestation bien authentique.

A ces mots le bandit s'étendit sur l'herbe.

— Il y a deux nuits que je n'ai dormi, ajouta-t-il, je tombe de sommeil, et quand tu auras pris le colonel, tu viendras m'éveiller; n'y manque pas, surtout, sans quoi je dors jusqu'au jour.

— Poltron! répondit Suarez, je vais aller gagner la somme tout seul.

Suarez n'avait pas encore disparu que son camarade ronflait déjà.

Ainsi, sur dix hommes, trois avaient

renoncé à poursuive don Rafaël, tandis que le dialogue suivant s'entamait sur un autre point, entre deux autres :

— *Demonio !* que voilà une lune ridicule avec sa clarté ! disait le premier en maugréant, tout au rebours de Pépé Lobos, qui trouvait cete clarté si propice pour jouer aux cartes. Ce damné colonel n'aurait qu'à nous apercevoir !

— Le fait est, répondit le second, que ce serait fâcheux, car il s'enfuirait à notre approche.

— Hum ! je n'en sais trop rien, il n'a pas l'air d'aimer à fuir.

— Avez-vous vu avec quelle force il a enlevé de sa selle Panchito Jolas ?

— J'ai fait quelques chutes de cheval

et je ne m'en porte pas plus mal ; mais je frémis en pensant à celle du pauvre Jolas... *Ave, Maria !* N'avez-vous rien entendu ?

Les deux bandits prêtèrent l'oreille, beaucoup plus effrayés que don Rafaël, qui continuait de dormir sur son arbre.

Ce n'était, toutefois, qu'une fausse alerte; mais les deux compagnons venaient de trahir si naïvement la terreur que leur inspirait le formidable colonel, que le masque sous lequel ils cherchaient à se tromper l'un l'autre une fois tombé, ils convinrent, sans fausse honte, de regagner prudemment la clairière désignée pour le rendez-vous, où ils ne courraient

pas le risque de trouver celui qu'ils cherchaient.

Les quatre autres continuèrent leur poursuite avec tant de mollesse, néanmoins, par suite d'une appréhension bien justifiée par le courage et la vigueur athlétique de don Rafaël, que trois ou quatre heures après, sur dix cavaliers, huit se retrouvaient dans la clairière où nous les avons signalés dans le précédent chapitre, sans avoir été plus heureux les uns que les autres.

Quant aux deux autres qui manquaient à la réunion, la raison de leur absence était toute simple.

Lorsque Suarez s'était mis en devoir d'aller gagner seul la récompense pro-

mise, il avait judicieusement pensé que, puisque son compagnon, tout garçon qu'il était, prenait tant de souci de son existence, lui, en sa qualité de père de famille, devait être plus soigneux encore de la sienne propre.

Heureux d'avoir fait preuve de courage sans qu'il lui en coutât rien, Suarez s'était couché à cent pas plus loin, pour penser tranquillement à sa femme, dont il se félicitait de n'avoir pas à supporter l'humeur aigre, ce soir-là, sur son lit de mousse.

Il se promettait d'aller plus tard éveiller son compagnon en lui reprochant sa couardise.

Malheureusement il avait compté sans

un hôte qui vint le visiter malgré lui, le sommeil, sommeil aussi profond que celui de son camarade. Tous deux dormaient donc à *jambe tendue,* selon l'expression espagnole; tandis que les huit autres, après avoir attendu vainement leur venue, commençaient une délibération que les événements devaient rendre cette fois plus sérieuse.

La lune, couchée déjà depuis quelque temps, n'éclairait plus le groupe de bandits réunis dans la clairière; leurs vêtements usés, souillés dans les bivouacs en plein champ, leur accoutrement moitié militaire, moitié campagnard, ainsi que leurs figures sinistres, présentaient à la

lueur du crépuscule un aspect à la fois effrayant et pittoresque.

Tandis qu'autour d'eux *dix* chevaux essayaient de tromper leur faim en déchirant les feuilles des buissons contre lesquels retentissait avec un bruit de ferraille le mors qui les empêchait de broyer leur pâture, les huit cavaliers, le cartouchier à la ceinture, la carabine en travers sur les genoux et la dogue dans la jarretière de la botte, écoutaient les discours de Pépé Lobos.

Suarez et Pacheco ne reviendront jamais, disait-il, il est évident que ce colonel de Belzébuth les aura poignardés ou écrasés sans bruit, comme le pauvre Pan-

chito Jolas, et quoique nous ayons battu le bois toute la nuit sans rien trouver.

— Nous l'avons battu avec acharnement, interrompit l'un des deux insurgés qui avaient eu si grande peur de rencontrer le colonel.

— Nous en avons fait tous autant, parbleu! reprit Pépé Lobos; demandez plutôt à mon compagnon, et cependant, bien qu'il ait échappé à nos actives recherches, l'absence de deux d'entre nous prouve évidemment que l'enragé colonel n'a pas quitté la partie du bois où il s'est caché. Dès que le jour va venir, nous irons relever les traces de son cheval et nous saurons juste l'endroit où il a quitté le sentier. N'est-ce pas votre avis à tous?

L'assentiment général répondit à la question de Pépé Lobos. Maintenant, continua-t-il, la vengeance avant tout, et au diable! la prime de cinq cents piastres à qui amènera le colonel vivant: nous l'apporterons mort, tant pis!

— Peut-être le capitaine accordera-t-il la moitié de la prime, dit l'un des bandits.

— Quand nous saurons exactement le lieu où il s'est jeté du sentier sur le couvert, nous nous diviserons en deux bandes de quatre hommes cette fois: la première descendra du chemin vers l'Ostuta; la seconde remontera de l'Ostuta vers la route, dans une direction donnée à travers bois; nous prendrons l'homme entre nous et le premier qui l'apercevra fera feu sur

lui comme sur un chien enragé, et, pourvu qu'il lui reste un souffle de vie, la prime sera gagnée.

L'avis de Pépé Lobos ne rencontra qu'une approbation unanime, et il fut convenu qu'à la pointe du jour tous iraient ensemble étudier le terrain pour y trouver les dernières empreintes des pas du cheval de don Rafaël.

Le lever du soleil se fit moins longtemps attendre que le retour de Suarez et de Pacheco, qui dormaient toujours, et ses premiers rayons doraient à peine la cime des plus hauts palmiers, que les huit bandits, disséminés sur le chemin qui conduisait de Huajapam au gué de l'Ostuta, cherchaient à démêler sur le sol

les empreintes laissées la veille par leurs chevaux d'avec celles du cheval du colonel.

Ce n'était pas chose facile : le terrain foulé, broyé par les sabots de onze chevaux lancés à toute course quelques heures auparavant, ne présentait que des vestiges informes, et jamais un Européen n'eût entrepris de reconnaître les traces particulières d'un cheval confondues avec tant d'autres. Pour des *vaqueros* mexicains, des *gauchos* du Chili, ou des campagnards de toute autre partie de l'Amérique, ce n'était qu'une affaire de patience.

Moins d'une demi-heure suffit, en effet, à Pépé Lobos, qui explorait le haut du

chemin pour trouver ce qu'il cherchait; il appela ses camarades afin de leur montrer les signes qu'il venait de découvrir.

Au milieu des empreintes, parmi lesquelles chacun reconnut celles de son cheval, une déchirure diagonale creusée sur la terre, une tige d'herbe écrasée sur la ligne de verdure qui côtoyait le sentier, et une branche de sassafras brisée à la hauteur de l'épaule d'un cavalier sur la lisière du bois, ne laissèrent pas de doute aux bandits que ce ne fût précisément à cette même place que le colonel s'était élancé sous le couvert des arbres.

Au même moment, le détachement envoyé par Arroyo à la recherche des deux

fugitifs traversait le gué du fleuve; quelques minutes après il prenait pied sur la rive gauche; puis, à l'aspect de quatre cavaliers qui débouchaient du sentier du bois sur le bord de l'Ostuta, il s'arrêta.

Ces quatre cavaliers étaient ceux qui devaient, d'après l'avis de Pépé Lobos, remonter à travers bois à la piste du colonel, depuis le fleuve jusqu'à la route de Huajapam.

Les deux détachements se reconnurent sans hésitation; cependant le chef qui commandait le premier arrivé, vieux soldat, natif du nouveau Mexique, qui pendant longtemps y avait combattu les Indiens sauvages et connaissait toutes les ruses de la guerre, jugea prudent d'é-

changer le mot d'ordre commun aux hommes de la *guerrilla* d'Arroyo. Quand il ne lui resta plus aucun doute, il se fit expliquer par les nouveaux venus comment, au lieu de se trouver autour de l'hacienda del Valle, ils battaient les bois à cette heure matinale.

— Ah! dit-il, le colonel Tres Villas! trois fugitifs au lieu de deux, la journée sera bonne.

Le vieux fourrier approuva la tactique de Pépé Lobos et forma un troisième détachement de cinq de ses cavaliers qui devaient s'enfoncer dans le bois dans une direction différente, tandis que lui-même, avec les cinq hommes qui lui restaient, se

chargeait de s'y avancer en sens inverse des trois autres détachements.

Ce ne fut que de cet instant que les bandits eurent un chef, et un chef aussi habile qu'intrépide, qui leur donna des instructions précises et ranima chez eux le courage qui, comme on l'a vu, les avait complètement abandonnés.

Cependant l'ordre de tuer le colonel à distance, s'il devenait trop dangereux de s'en approcher, fut maintenu ; les deux autres fugitifs seuls, d'après la volonté d'Arroyo, devaient être pris vivants.

De ce moment la position de don Rafaël devenait effrayante. Le moindre danger qu'il courût était celui de mourir en

combattant si, par malheur, il ne tombait pas plein de vie entre les mains d'ennemis impitoyables.

Comme le vieux Refino, c'était son surnom de guerre, achevait ses dispositions, don Rafaël s'éveillait. Ses yeux furent un instant éblouis de l'éclat du soleil, et il se demandait encore où il était quand il aperçut deux hommes qui s'avançaient avec précaution de son côté.

III

Le pivert et l'arbre mort.

Le colonel en s'éveillant sentit une telle lassitude dans tous ses membres, qu'il s'étonna d'avoir pu dormir plus d'une demi-heure en semblable posture, et il éprouva un violent désir de descendre de

son arbre pour se dégourdir en marchant.

Cependant, à l'aspect des deux individus qui continuaient à s'avancer vers lui, il crut prudent de différer un peu et se borna à défaire doucement les nœuds de sa ceinture qui le tenaient attaché, tout en surveillant avec soin les allures pour le moins suspectes des nouveaux venus.

Ceux-ci, sans soupçonner la présence d'un être vivant si près d'eux, marchaient toutefois avec circonspection, regardant à droite et à gauche comme s'ils eussent espéré ou craint de découvrir un objet invisible. Leur costume était assez bizarre et surtout fort peu propre à courir

à travers les haliers, car il consistait en un simple caleçon et en une chemise.

Ce léger vêtement semblait complètement mouillé, quoique la nuit eût été fort sèche, et chacun d'eux portait à la main un paquet assez volumineux.

— Ces gens, pensa le colonel, cherchent quelqu'un ou craignent qu'on ne les cherche eux-mêmes, lequel des deux ?

Il écouta et regarda plus attentivement.

De même qu'en cet endroit, l'épaisseur du fourré avait semblé propice à don Rafaël pour s'y arrêter, les deux hommes jugèrent convenable d'y faire halte également.

— Arrêtons-nous ici, dit l'un d'eux, le temps de changer de vêtements.

— Je le veux bien, mais faisons vite, répondit l'autre, nous devrions être bien loin déjà sur la route de Huajapam.

Tous deux s'assirent sous l'acajou qui servait d'asile au colonel, et commencèrent silencieusement et sans tarder à se défaire de leurs vêtements mouillés pour les remplacer par ceux qu'ils portaient en paquet sous leurs bras.

— C'est donc ceci, reprit l'un d'eux, qui vaut son pesant d'or ?

Et il désignait en parlant ainsi un autre petit paquet que son compagnon serrait précieusement dans la poche de sa veste.

— Oui, et tu verras que tu ne regretteras pas d'avoir consenti à me suivre pour partager la bonne aubaine que ceci nous vaudra. Le tout est de pouvoir nous tirer d'ici, car on va se mettre à nos trousses.

— C'est certain, mais on ne nous trouvera pas, et, si nous tombons dans les postes avancés de ceux de mes camarades qui bloquent el Valle, comme ils ne sauront rien de ma fuite du camp, je leur persuaderai que je suis chargé de t'accompagner pour aller toucher avec toi le montant de la rançon d'un prisonnier.

— Et si l'on nous ramène au camp? reprit l'autre.

— Nous y serons pendus, mais un peu plus tôt, un peu plus tard, n'est-ce pas le sort de l'homme? riposta philosophiquement Juan el Zapote, car c'était l'ex-gardien du messager de don Mariano et de sa fille, à présent son compagnon de fuite; mais je me fais fort de te tirer de là, *Compadrito* (1).

— Corbleu! se dit mentalement don Rafaël, ce drôle qui pense que c'est le sort de tout homme d'être pendu tôt ou tard, semble si sûr de son fait qu'il ne lui en coûtera pas plus de me conduire aussi à bon port.

En achevant cette réflexion, le colonel saisit une des lianes qui lui avaient servi

(1) Mon cher compère.

à escalader le tronc de l'acajou, et, au risque de laisser une partie de ses vêtements aux branches de l'arbre, il sauta d'un bond devant les deux aventuriers stupéfaits.

Don Rafaël, qui aurait payé si cher la connaissance du doux message envoyé par Gertrudis se trouvait inopinément en face du messager chargé de le lui délivrer.

Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne se connaissaient.

— Chut! ne craignez rien, je vous offre ma protection, dit le colonel avec une superbe aisance, et surtout à bas les armes!

Zapote avait dégaîné un long poignard

qu'il levait à tout hasard, prêt à frapper le premier venu avec cette indifférence particulière à l'homme qui, comme lui, ne pressent pas d'autre fin que la corde ou le *garrote*. Mais don Rafaël lui avait aussitôt saisi le poignet, qu'il serrait avec une force suffisante pour prouver qu'il pouvait être aussi terrible ennemi que puissant protecteur.

— Qui êtes-vous ? s'écrièrent à la fois les deux compagnons.

— Ah ! voilà qui est indiscret, reprit don Rafaël, je suis un homme qui saute à bas d'un arbre, et la preuve en est que mon chapeau y est resté... Et, sans lâcher la main de Zapote, le colonel, se dressant sur ses pieds, harponnait de la pointe de

sa longue épée son feutre accroché à l'une des branches. — Vous fuyez les hommes d'Arroyo, je les fuis aussi, voilà tout ce que nous devons savoir. Maintenant vous êtes deux, je suis seul, et si vous ne voulez faire cause commune avec moi, je vous tue, c'est à prendre ou à laisser.

— *Caramba!* quel bon négociant vous auriez fait, avec cette rondeur en affaires, reprit Zapote, à qui ces allures franches et sans détours étaient loin de déplaire. Mais que puis-je pour vous?

— Me faire passer avec votre compère que voici pour votre camarade, chargé comme lui d'aller toucher le montant de la rançon d'un prisonnier, ce qui est un

peu vrai, puisque vous allez tous deux partager le produit d'un...

— D'une commission bien simple, ajouta Zapote, et si vous saviez...

— Je n'ai pas l'intention d'en prendre ma part, dit le colonel en souriant, et peu m'importe de savoir...

— Vous le saurez malgré vous, *caramba !* interrompit le Zapote emporté par un élan irrésistible de loyauté; entre amis, car nous le devenons dès à présent, une franchise sans bornes est de rigueur.

— Voyons donc, dit le colonel.

— Eh bien ! dit le véridique Zapote, c'est le testament en règle d'un oncle excessivement riche en faveür d'un neveu qui se croyait déshérité et que nous appor-

tous au susdit neveu. Vous jugez du pourboire que cela nous vaudra.

— Le testament n'est pas faux? demanda le colonel mis en défiance par la mine suspecte du Zapote.

— Nous ne savons pas écrire, répondit-il avec naïveté; mais, si vous m'en croyez, nous allons décamper tous trois au plus vite; nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

— Et mon cheval, objecta le colonel, qu'en ferons-nous?

— Ah! vous avez un cheval? Eh bien! laissez-le, il ne ferait que vous embarrasser.

— Surtout s'il est comme un cheval que je connais, ajouta le messager en fai-

sant allusion au *Roncador* même, qu'il avait eu occasion de voir dans les écuries de don Mariano, à Oajaca; ce diable de cheval, figurez-vous...

Des cris qui éclatèrent à la fois sur les bords du fleuve, sur le chemin de Huajapam et des deux côtés opposés du bois interrompirent le messager au moment où il allait raconter à don Rafaël les particularités de son propre cheval, et sans aucun doute préparer les voies à une reconnaissance complète entre le colonel et lui.

Tous deux interrogèrent du regard la contenance effrayée du Zapote.

— Diable! dit-il, c'est plus grave que je ne pensais.

Les cris qui venaient de frapper l'air exprimaient l'allégresse et l'ardeur de ceux qui entraient en chasse, et une implacable résolution de ne pas faire de quartier. C'est ainsi que la trompe qui sonne la mort jette aux échos la condamnation du cerf. Ces cris avaient encore quelque chose de plus significatif, à en juger par d'étranges modulations qui les accompagnèrent au moment où on y répondait de l'extrémité du bois.

Le Zapote regarda fixement quelques secondes l'officier royaliste qui portait un chapeau de volontaire insurgé, une veste de soldat d'infanterie et un pantalon d'officier de cavalerie.

— Vous êtes un homme qui avez sauté

à bas d'un arbre, reprit-il, je ne puis le nier; mais, à moins que ce ne soit un autre que vous, il y a dans le bois un royaliste qu'on va poursuivre à outrance.

— A mon tour je ne saurais nier que je sers la cause du roi, dit simplement don Rafaël.

— Ces cris, dont je connais la signification, indiquent qu'on doit prendre mort ou vif un royaliste caché quelque part dans ces fourrés, continua le Zapote. Ceux qui vous poursuivent vous ont donc déjà vu ?

— J'ai tué hier soir deux des leurs à leur nez et à leur barbe.

— Alors je ne puis espérer vous faire passer comme mon compère que voici,

pour un prisonnier ordinaire qui n'est ni royaliste ni insurgé.

— C'est douteux du moins.

— C'est de toute impossibilité, et je ne puis vous promettre qu'une chose : non-seulement de ne pas vous trahir au cas où nous parviendrons, mon compère et moi, à nous tirer de ce pas épineux, mais d'essayer de dépister ceux qui vous cherchent, car je commence à me lasser de ce métier de bandit, à une condition cependant.

— Laquelle ? demanda le colonel.

— C'est que vous nous permettiez de vous fausser compagnie. Je ne puis rien pour vous sauver, vous le voyez. Vous ne pourriez que nous perdre sans profit pour

vous, ou nous empêcher de remettre à qui de droit le message dont nous sommes chargés. D'un autre côté, bien que ce ne soit que depuis un instant, votre sort est lié au nôtre, et vous abandonner au milieu du danger, sans votre consentement, serait une lâcheté dont j'aime autant recevoir de vous l'absolution.

Il y avait dans les paroles du Zapote un accent de loyauté dont le colonel fut frappé malgré lui.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, dit résolûment don Rafaël, je vous permets d'aller chercher fortune où bon vous semblera, et je souhaite même, ajouta-t-il en souriant, que vous puissiez arriver

jusqu'à ce neveu avec le testament de son oncle.

Puis il dit d'un ton mélancolique :

— J'ai si peu de raison de tenir à la vie que je pense comme vous : un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Seulement, reprit-il avec un retour subit de bonne humeur, je tiens essentiellement à n'être pas pendu.

— Merci de votre permission, seigneur cavalier, répondit le Zapote ; mais un mot encore avant de vous quitter : si vous m'en croyez, vous remonterez au sommet de cet arbre où personne ne songera que vous pouvez être.

— Non pas, je serais comme le jaguar poursuivi par les chiens sans pouvoir me

défendre, et je veux, comme disent les Indiens, envoyer avant moi le plus d'ennemis possible pour me déblayer les terrains de chasse dans l'autre monde.

— Eh bien ! faites mieux, poursuivit le Zapote, marchez vers l'Ostuta. A la pointe méridionale de ce bois, sur les bords du fléuve et près du gué, il y a des fourrés de bambous fort épais, dans lesquels mon compère et moi nous aurions trouvé asile jusqu'au jugement dernier, s'il ne nous avait fallu aller à nos affaires; si vous pouvez y arriver, vous êtes sauvé.

— Ah ! ceci est préférable, dit le colonel, quoique depuis trois jours je commence à être las de me cacher. Adieu donc et bonne chance !

Le Zapote et son compagnon, après s'être orientés, prirent la direction qui pouvait, par un assez large détour, les conduire vers la route de Huajapam, où le messager de Gertrudis, sans se douter qu'il se séparait du colonel lui-même, espérait toujours le trouver dans le camp des royalistes, occupés à en faire le siége.

Quelques secondes après, l'épaisseur du bois les eut bientôt cachés aux yeux du colonel.

— Je suis, ma foi! fâché de ne pas avoir demandé son nom, dit le compadre du Zapote à son compagnon au bout d'un quart d'heure de route silencieuse, il ne nous en aurait sans doute pas fait plus de mystère que de sa qualité, il paraît

aussi franc que brave. D'après sa tournure et malgré son costume, ce doit être quelque officier de l'armée royaliste.

— Bah ! reprit le Zapote, le nom ne fait rien en pareille circonstance. C'est un homme perdu, et nous ne serions pas plus avancés de savoir comment il s'appelle.

— Qui sait ?

— Je suis fâché que nous n'ayons pas pu lui être utiles, voilà tout ; à présent, pensons à nous, c'est l'essentiel, car vois-tu ? mon brave Gaspar, nous ne sommes pas encore hors de danger.

Les deux compagnons poursuivirent en se glissant le plus doucement possible à travers les fourrés que le soleil déjà

plus élevé commençait à éclairer de ses rayons brûlants.

Une demi-heure s'écoula ainsi avant qu'ils entendissent de nouveau les voix de ceux qui s'avançaient dans le bois peu éloignés les uns des autres. Ces voix se turent bientôt.

Au milieu du silence qui régna alors, le Zapote distingua le craquement des buissons à quelque distance de lui, et, en avançant de ce côté, il aperçut un homme qui marchait avec précaution la carabine à la main ; puis, à dix pas de celui-ci, à sa droite et à sa gauche, sur la même ligne, deux autres hommes se glissant avec les mêmes précautions au travers les haliers.

Tous trois se faisaient de leur mieux un rempart de chacun des arbres qu'ils rencontraient. Le Zapote reconnut l'un d'eux.

— Eh ! Perico ! cria-t-il.

— Qui m'appelle ? reprit l'homme.

— Moi, Juan el Zapote.

— Tiens ! et par quel hasard ? demanda Perico.

— Je vais te le dire, reprit le Zapote avec une merveilleuse impudence, tu sauras d'abord que le capitaine...

— D'où viens-tu ? demanda Perico.

— Du camp, de l'autre côté de l'Ostuta.

— Le capitaine a donc su que nous poursuivions un royaliste de ces bois ?

— Comment cela ? demanda le Zapote.

— Figure-toi que nous avons battu ces bois toute la nuit à la recherche de ce coquin ; que de dix que nous étions, il n'en restait que huit, Suarez et Pacheco ayant été tués, et maintenant, si j'en juge par tous ces cris auxquels nous avons répondu, nous sommes au moins vingt.

En ce moment un autre homme se joignit aux trois que le Zapote venait de rencontrer. Un heureux hasard faisait que ces quatre hommes étaient précisément les mêmes qui avaient été chargés par Pépé Lobos de battre la partie du bois voisine de la route de Huajapam, et qui, n'ayant pas rencontré le vieux fourrier Refino, ignoraient par conséquent

que le Zapote fût poursuivi comme déserteur.

— Maintenant, reprit celui-ci, que je t'ai dit pourquoi je me trouve ici envoyé en mission par le capitaine avec mon compère don Gaspar, comme je suis très pressé...

— Le diable m'emporte si tu m'as rien dit de ta mission! s'écria Perico.

— Parbleu! une mission secrète comme la mienne! Allons, adieu, je te le répète, je suis fort pressé.

— Avant de vous en aller, dit un des trois hommes qui étaient avec Perico, dites-nous si vous l'avez rencontré dans le bois.

— Qui ça? le royaliste que vous poursuivez?

— Sans doute l'enragé colonel?

— Je n'ai pas vu le moindre colonel enragé, reprit le Zapote.

— Eh *caramba!* le colonel Tres Villas, s'écria Perico, tu fais l'ignorant, espères-tu le prendre tout seul et gagner la prime de cinq cents piastres?

— Le colonel Tres Villas! s'écria à son tour Gaspar le messager.

— Cinq cents piastres de prime! ajouta le Zapote en portant la main à ses cheveux comme s'il allait s'en arracher une poignée.

— Eh! oui, parbleu! lui-même, dit Perico, un grand gaillard à moustaches noires, au feutre de même couleur, por-

tant un pantalon à bandes d'or et une veste de soldat d'infanterie.

— Qui vous a tué deux hommes?

— Quatre, puisque Suarez et Pacheco n'ont plus reparu.

Il n'y avait plus à douter que l'homme qu'ils venaient de laisser derrière eux ne fût précisément celui qu'ils cherchaient pour lui remettre le message de Gertrudis, et le Zapote échangea avec Gaspard un regard de désappointement profond.

Un instant l'honnêteté de fraîche date de l'ex-bandit chancela sur sa base encore mal assise, mais une prière muette de Gaspar et le souvenir de la foi jurée l'emportèrent dans son âme sur la cupidité déçue.

— Je n'ai rien vu, dit-il sèchement, et vous me faites perdre mon temps; au revoir.

— *Vete con Dios!* (1) dit Perico.

Gaspar et le Zapote échangèrent un dernier adieu avec les compagnons de Perico, et ils s'éloignèrent au pas d'abord, tant qu'ils furent en vue, puis à toute course quand ils se virent seuls.

Le principal était de se mettre en sûreté, sauf à se lamenter après d'une semblable déconvenue.

Quand ils se crurent à l'abri de toute poursuite dans la partie du bois située de l'autre côté de la route, le Zapote se jeta sur la mousse d'une clairière avec un air de désolation profonde.

(1) Que Dieu te conduise!

— Qu'allons-nous faire maintenant! dit lugubrement Gaspar.

Le Zapote gardait le silence des grandes émotions; puis se levant au bout d'une minute :

— Un coup superbe! s'écria-t-il, un coup rare; une bonne action!

— Tu en es capable?

— Nous en sommes capables tous deux! Écoute, Compadrito, je suis connu de ceux qui bloquent l'hacienda del Valle, tu es connu de ceux qui la défendent; entrons-y. Une fois là, tu me fais passer pour un des serviteurs de ton maître don Mariano.

— Ce serait possible, mon cher Zapote, objecta naïvement Gaspar, si tu n'avais pas une diable de physionomie...

— Je la composerai, cela me regarde, tu verras. Je demande une prime de mille piastres, si j'arrache le colonel, au risque de ma vie, au péril qui le menace; nous prenons cinquante hommes avec nous, je délivre le colonel, nous touchons la récompense promise et le prix de ton message par-dessus le marché. Qu'en dis-tu?

— Ce serait superbe, en effet.

— Ah! la vertu, vois-tu, il n'y a rien de plus lucratif.

— Mais d'ici là le colonel sera pris ou tué.

— Peut-être que non, et puis, s'il est mort, nous tâcherons de prendre le capitaine. Coûte que coûte, il me faut une prime.

— A fait, le colonel aura peut-être

réussi à gagner le fourré de bambous sur les bords du fleuve, reprit Gaspar.

— Dans deux heures, nous pouvons être de retour ici avec le renfort, courons vite à l'hacienda.

Excités par cet espoir, les deux aventuriers reprirent courage et se dirigèrent le plus rapidement qu'il leur fut possible vers l'hacienda gardée par le lieutenant Veraegui.

Sans chercher à examiner si tout doit marcher au gré de leurs désirs, nous les laisserons aller pour retourner vers le colonel Tres Villas.

Resté seul, don Rafaël envisagea froidement sa position. Il ne se dissimula pas que ses chances de salut ne fussent des

plus douteuses, et que, à moins de quelque secours inattendu sur lequel il ne devait pas compter, il n'avait guère d'espoir d'échapper au sort qui le menaçait.

Le soleil inondait d'une lumière éclatante le bois tout entier, qui lui servait d'asile. Ses rayons, déjà presque perpendiculaires, pénétraient jusqu'au cœur des fourrés, et cependant, avant qu'il se couchât, et que la nuit vînt de nouveau lui prêter ses ombres tutélaires, sept heures environ devaient encore s'écouler, car c'était précisément un des jours du solstice d'été, les jours les plus longs de l'année, ceux où sous les tropiques, une baguette fichée en terre ne projette pas d'ombre.

Combien alors don Rafaël regretta ce sommeil auquel il s'était abandonné, au lieu de profiter d'une partie de la nuit, afin de tenter un effort désespéré pour son salut! Il regretta non moins vivement de n'avoir pas révélé, quoi qu'il en pût advenir, son nom à ses deux compagnons d'un instant; peut-être l'espoir d'une forte récompense les eût-il engagés à essayer de pénétrer jusqu'à l'hacienda del Valle pour instruire le lieutenant Veraegui du danger que courait son chef.

Il était loin de se douter qu'un hasard providentiel se fût chargé de faire pour lui ce qu'une tardive réflexion lui suggérait maintenant.

En dépit du danger de sa position, don

Rafaël, à jeûn depuis longtemps, commençait à ressentir les atteintes de la faim; mais c'était ce dont il devait le moins s'inquiéter. Dans les bois des parties chaudes de l'Amérique : l'anonier, le corosollier, l'ahuacatier, et bien d'autres arbres encore, se couvrent spontanément et sans culture, de ces fruits savoureux qui servent à la nourriture de l'homme.

Une fois ces réflexions faites, le colonel n'était pas homme à se consumer en inutiles regrets, et il résolut d'agir.

Il hésita d'abord un instant sur ce qu'il devait faire de son cheval, et il semblait décidé à l'abandonner, mais il ne tarda pas à se convaincre de l'utilité qu'il en pouvait tirer en s'en faisant, dans sa

marche tortueuse à travers les bois, un rempart vivant et mobile derrière lequel il trouverait au besoin un abri contre la balle d'une carabine. Puis, s'il parvenait sain et sauf à la lisière du bois, il lui restait encore la ressource de s'élancer sur son dos et d'échapper comme la veille à la poursuite de ses ennemis. Il se disposa donc à aller le chercher.

Le hallier dans lequel il avait attaché le *Roncador* n'était pas fort éloigné de l'arbre sur lequel il avait passé la nuit; mais le profond silence qui régnait dans la forêt, qu'on aurait pu croire déserte, sans les cris qui s'étaient fait entendre un quart d'heure auparavant, lui fit sentir la nécessité de marcher avec précaution, le

moindre froissement d'un buisson pouvant trahir sa présence.

Le colonel s'avançait donc en posant les pieds par terre le plus légèrement possible, lorsqu'un bruit vague de voix parvint à son oreille. Il écouta quelque temps sans que ce bruit se rapprochât sensiblement de lui. Il se mit de nouveau en marche.

Il put enfin gagner le hallier, où il retrouva son cheval. Quoique brûlant de soif, et dévoré par la faim, le pauvre animal n'avait pas fait le moindre effort pour briser son licou.

A l'approche de son maître, il fit entendre un hennissement joyeux qui retentit au loin.

Malgré ce bruit, qui pouvait le trahir et lui être si funeste, le colonel ressentit un mouvement de joie mêlée de tristesse en caressant son noble compagnon de danger, et il ne put en même temps s'empêcher d'éprouver un remords du rôle auquel il allait peut-être bientôt le destiner.

C'était néanmoins un de ces cas dans lesquels l'instinct de conservation de l'homme le porte souvent à faire ce que son cœur désapprouve.

Afin de rendre ses mouvements plus faciles dans le labyrinthe formé par les arbres et les lianes, le colonel dessella son cheval et ne lui laissa que la bride pour le conduire à la main. Il s'avança alors résolûment, en se guidant sur le soleil, vers

la pointe méridionale du bois, qui aboutissait au gué de l'Ostuta.

Le conseil du Zapote lui parut bon à suivre, et il pensa que, s'il pouvait en effet parvenir à se cacher le reste du jour au milieu des bambous du fleuve, il lui serait facile, pendant la nuit, de gagner la grande route d'Oajaca pour revenir de là à l'hacienda del Valle,

Chemin faisant, don Rafaël jeta encore le fourreau de son sabre, ainsi que son ceinturon, qui le gênaient, et, tenant d'une main sa lame nue, de l'autre la bride de son cheval, il continua sa marche le plus silencieusement possible, décidé à ne se servir de ses pistolets qu'à la dernière extrémité.

Cependant, le moment approchait où il allait être obligé de faire un détour, car, au milieu du silence, il entendit, dans la direction qu'il suivait, des voix d'hommes qui s'appelaient et se répondaient, en s'invitant à marcher sur la même ligne, et à conserver leur distance pour former un plus large cercle.

Séparément, aucun de ceux qui le poursuivaient ne lui eût inspiré plus d'inquiétude sérieuse qu'un chasseur isolé n'en inspire au lion qui bat en retraite devant le nombre de ses ennemis, mais il savait bien que la meute entière des bandits d'Arroyo se précipiterait à la fois sur lui, et qu'il succomberait infailliblement.

Le colonel renonça donc à l'idée déses-

pérée, un instant conçue, de marcher sur l'adversaire qui se trouverait le plus près de lui et de l'égorger sans bruit.

Il pensa, avec raison, qu'au milieu de bois épais comme ceux qui le cachaient, un homme résolu avait quelque avantage sur des ennemis obligés de s'avertir de la voix pour marcher ensemble et garder leur distance. Tandis qu'ils signalaient l'endroit où ils se trouvaient, lui, en gardant le silence, leur laissait ignorer le lieu de sa retraite.

Les voix se rapprochaient de moment en moment, et don Rafaël écouta avec anxiété si d'autres voix ne se faisaient pas entendre d'un côté différent. Il était à

craindre de n'éviter les uns que pour tomber dans les embûches des autres.

Le colonel ne connaissait pas le nombre de ses ennemis, mais, quel qu'il fût, il supposa que le cordon formé autour de lui pour le prendre ne pouvait être si serré, qu'il n'y eût quelque vide à travers lequel il pût s'échapper comme un oiseau qui passe par l'une des mailles du filet de l'oiseleur.

Pendant que don Rafaël écoutait, comme écoute l'homme dont la vie dépend de la finesse de son oreille, il entendit, à quelque distance de lui, le bruit sonore et lointain du bec d'un pivert frappant sur un arbre mort.

Ce bruit est l'un de ceux qui se font le

plus souvent entendre dans les vastes forêts d'Amérique. L'oiseau sauvage, occupé à chercher sa pâture, fait une chasse incessante aux vers logés dans l'écorce des arbres morts ou dépéris, et les fait sortir de leur retraite en frappant sur le tronc à coup redoublés de son bec.

Le bruit que venait d'entendre le colonel était comme une voix amie qui lui disait que, du côté d'où elle partait, aucune créature humaine ne troublait la solitude de la forêt.

Don Rafaël, guidé par les coups cadencés que continuait de faire entendre l'oiseau solitaire, se dirigea vers lui. Il était encore à quelque distance de son

arbre, quand le pivert, effrayé par sa présence, s'envola à tire-d'aile.

Le fugitif s'arrêta et prêta l'oreille, et, à sa grande joie, il entendit dans le lointain la voix de ses ennemis ; il avait été dépassé par eux, et, à moins qu'ils ne revinssent sur leurs pas, ce qui n'était pas probable, ils allaient le chercher dans le centre du bois qu'il venait de quitter.

Pour mieux les tromper et augmenter encore sa sûreté, il s'avisa d'une ruse indienne.

Il ramassa deux branches de gayac sec, et, les frappant l'une contre l'autre, il imita à s'y méprendre le bruit cadencé des coups de bec du pivert.

Maître maintenant de reprendre la di-

rection qu'il avait été forcé d'abandonner, don Rafaël s'avança rapidement vers le gué de l'Ostuta, s'arrêtant néanmoins de temps en temps pour faire dire encore à l'écho de la forêt le bruit tutélaire du bec de l'oiseau chasseur.

Après une heure de marche environ, le colonel s'arrêta pour cueillir quelques-uns de ces fruits sauvages dont il avait été forcé jusqu'ici de se priver, de crainte de perdre un temps précieux à son salut. Pendant qu'il trompait ainsi sa faim et sa soif avec quelques *anonas* (1), il prêtait l'oreille avec délices à ces mille bruits vagues et indéfinissables qui n'interrom-

(1) Fruit de l'anonier.

paient qu'à peine le profond silence qui régnait autour de lui.

Le milieu du jour était déjà dépassé, et le soleil commençait à lancer ses rayons obliques, lorsque don Rafaël se leva et reprit sa marche; puis bientôt, à travers les derniers arbres du bois, il aperçut la la nappe tranquille de l'Ostuta, coulant sans bruit au milieu des hauts bambous qui croissaient sur ses bords.

La brise agitait doucement les tiges élancées et les longues feuilles mobiles de ces verts fourrés où, le jour, les caïmans se vautrent dans la vase du fleuve en attendant la fraîcheur de la nuit.

C'était là aussi que don Rafaël devait aller chercher, comme eux, un asile jusqu'au moment où l'obscurité lui permettrait de continuer sa course.

Le colonel ne comptait pas attendre dans le bois le retour de ceux qui l'avaient vainement poursuivi, et, une fois arrivé sur les bords du fleuve, il chercha à se rendre compte de ce qui se passait. Des derniers buissons de la lisière du bois aux bambous de l'Ostuta il n'y avait qu'un court espace à franchir, et il s'y hasarda.

La couleur jaunâtre des eaux, de petits remous écumeux que formait le fleuve en caressant dans son cours de nombreuses

plantes aquatiques, dont les larges feuilles et les fleurs s'étendaient mollement à sa surface, les ondulations de ses eaux autour de quelques grosses pierres jetées çà et là, tout indiquait à don Rafaël qu'il était près du gué où, deux ans auparavant, ses courses à la poursuite d'Arroyo l'avaient souvent conduit, et dont le Zapote lui avait parlé le matin.

Caché par les longues tiges des gigantesques roseaux, il put apercevoir de loin les tentes du camp de ce chef de bandits et ses cavaliers galopant sur les bords opposés du fleuve. A cet aspect, ses passions fougueuses se réveillèrent, et il tendit d'un air de menace son poing

fermé vers l'emplacement occupé par le guerillero objet de toute sa haine.

Tout à coup, des cris, des pas de chevaux, qu'il entendit résonner dans le bois derrière lui, vinrent lui donner l'alarme. C'étaient les cavaliers d'Arroyo qui rentraient au camp, désappointés de n'avoir pu trouver, au lieu du colonel et des deux autres fugitifs, que Suarez et Pacheco, sains et saufs, mais encore tout effrayés.

Il n'y avait pas une minute à perdre, et don Rafaël, écartant de la main les bambous, entra au plus épais du fourré humide, qui se referma au-dessus de sa tête; et quand, quelques moments après,

les cavaliers passèrent au galop à peu de distance de sa retraite, la brise agitait tranquillement les panaches verdoyants des bambous sans laisser deviner à l'œil le plus clairvoyant la présence du fugitif qu'ils cachaient sous leur impénétrable manteau.

Don Rafaël entendit bientôt les chevaux fouetter en marchant les eaux du fleuve, puis le bruit s'éteignit et fut remplacé par un profond silence.

De mortelles heures se succédèrent lentement les unes aux autres jusqu'au moment où le soleil descendu à l'horizon lança comme un dernier adieu aux roseaux du fleuve de longs rayons aigus

comme des glaives de feu. Après avoir réfléchi pendant quelques instants les dernières lueurs du couchant, les eaux de l'Ostuta s'assombrirent, et leur miroir ne répéta plus que les myriades d'étoiles dont la voûte du ciel était parsemée.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.